



le phare

journal n° 13 centre culturel suisse • paris

FÉVRIER - AVRIL 2013

EXPOSITIONS • MARC BAUER • BASIM MAGDY • FABRICE GYGI / ARCHITECTURE • CHRIST & GANTENBEIN
MUSIQUE • NIK BÄRTSCH'S RONIN • RODOLPHE BURGER & OLIVIER CADIOT / CINÉMA • CLAUDE GORETTA / GRAPHISME • GAVILLET & RUST
THÉÂTRE • LORENZO MALAGUERRA • DENIS MAILLEFER / LITTÉRATURE • ÉDITIONS ZOÉ / ARTS VIVANTS • FESTIVAL EXTRA BALL 2013
ÉVÉNEMENT • VALENTIN CARRON / PORTRAIT • CLAUDE RATZÉ / INSERT D'ARTISTE • FLORIAN GRAF



UN SAVOIR-FAIRE SUISSE

Les Vins Suisses

www.swisswine.ch



Suisse. Naturellement.

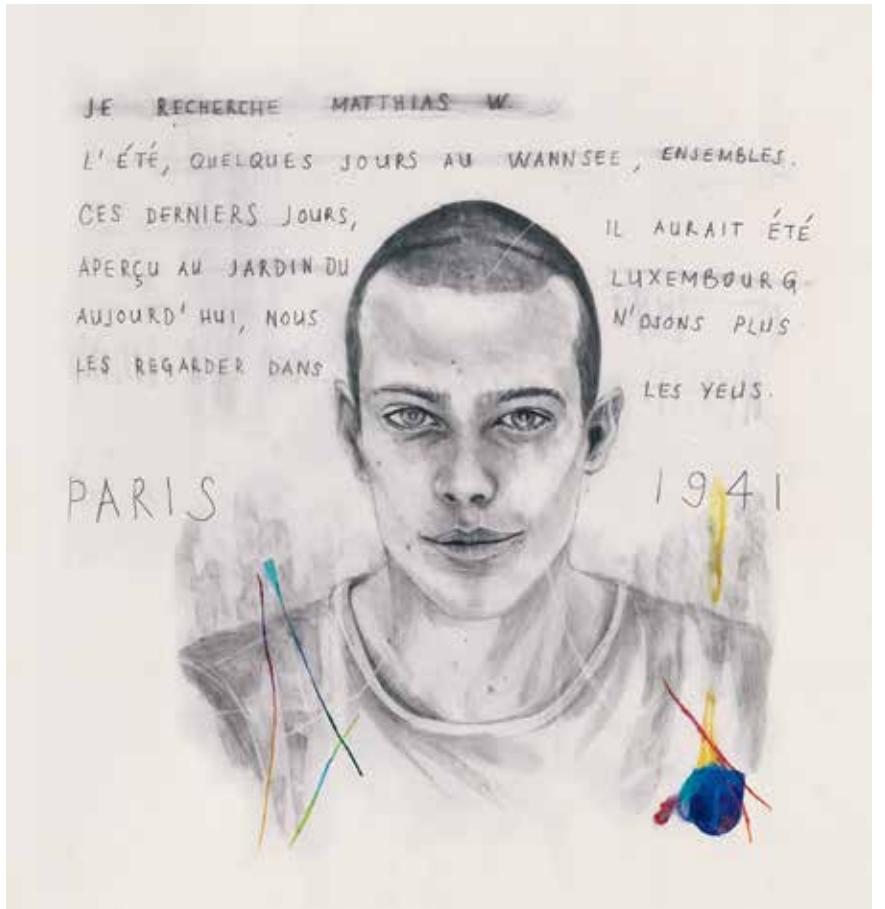
A déguster avec modération

ARTURO GRANO | www.photogenie.ch

Sommaire

- 4 / • EXPOSITION
Dessins d'histoires
Marc Bauer
- 8 / • EXPOSITION
Fictions rétro-futuristes
Basim Magdy
- 9 / • EXPOSITION
Temps-More
Fabrice Gygi
- 10 / • ARCHITECTURE
Quand les musées font le pont
Christ & Gantenbein
- 12 / • MUSIQUE
La danse du samouraï
Nik Bärtsch's Ronin
- 14 / • CINÉMA
Claude Goretta, le cinéma des humbles
Rétrospective Claude Goretta
- 17 / • GRAPHISME
Gavillet & Rust : de Aa à Jay-Z
- 18 / • MUSIQUE
De l'art de faire danser les fantômes
Rodolphe Burger & Olivier Cadot
- 20 / • THÉÂTRE
Denis Maillerfer, l'amour au fond du court
Théâtre en Flammes/Denis Maillerfer
- 23 / • INSERT
Florian Graf
- 27 / • MUSIQUE
La Nuit juste avant les forêts
Lorenzo Malaguerra
- 27 / • ÉVÉNEMENT
D'une esthétique de la réversibilité
Valentin Carron
- 28 / • LITTÉRATURE
Zoé, une maison d'édition qui danse dans les marges
Carte blanche aux éditions Zoé
- 30 / • ARTS VIVANTS
Festival Extra Ball 2013
- 32 / • PORTRAIT
Claude Ratzé, le monsieur Danse qui sait rebondir
- 38 / • LONGUE VUE
L'actualité culturelle suisse en France
Expositions / Scènes
- 42 / • MADE IN CH
L'actualité éditoriale suisse
Arts / Littérature / Cinéma / Musique
- 45 / • MADE IN CCS
Publications et éditions de tête
- 46 / • ÇA S'EST PASSÉ AU CCS
- 47 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: Dessin de Marc Bauer pour l'affiche du film *L'Architecte*, 2012



Marc Bauer, 2012, dessin, crayon gris et crayon de couleur sur papier, 45 x 45 cm

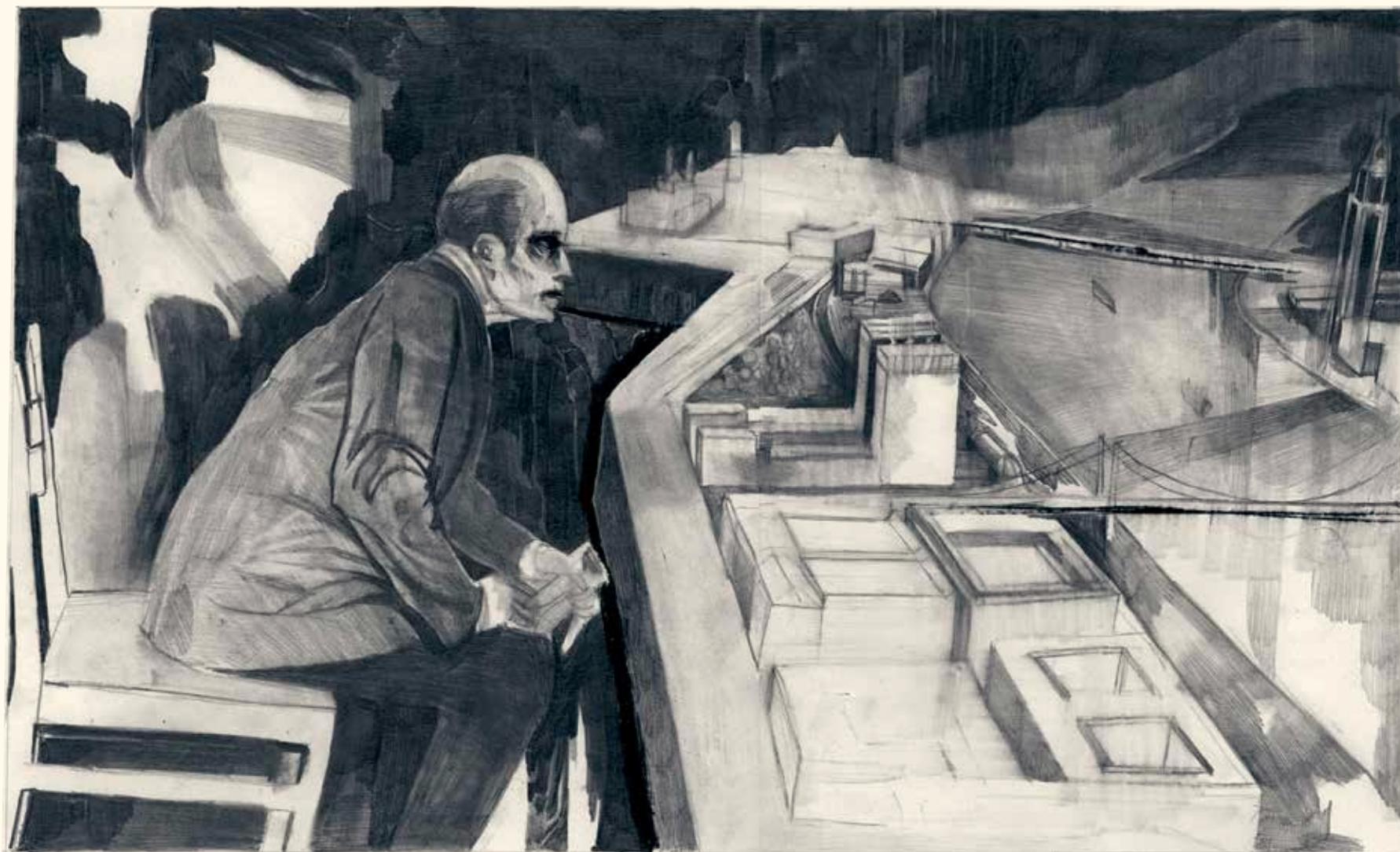
Une géométrie des rebonds

Dans l'esprit de beaucoup, un centre culturel « national » s'apparente à un lieu de promotion pour artistes d'un pays. C'est en effet sa fonction première. Mais la particularité du Centre culturel suisse réside dans la pluralité des arts proposés et dans une qualité de production sans cesse recherchée. De plus, nous estimons que le CCS n'a pas pour vocation d'être uniquement un lieu de présentation pour artistes, quelle que soit leur discipline, mais qu'il doit aussi être une plate-forme observée par des professionnels qui peuvent ensuite proposer d'autres projets aux artistes. Dans le domaine des arts de la scène, la majorité de notre programmation relève de « l'import » à Paris de projets produits, réalisés et d'abord présentés en Suisse, ce foyer qui concentre la matière première de notre activité. Il s'agit avant tout de pièces de théâtre, de spectacles de danse et de concerts. À Paris, nous activons les réseaux de diffusion dans les différents domaines que nous traitons et qui tous ont des logiques différentes. Ainsi, plusieurs artistes ou projets que nous avons accueillis au CCS ont été ou seront présentés dans d'autres contextes en France, comme par exemple l'Alakran au Festival d'Avignon, Anna Aaron aux Bars en Trans à Rennes, ou bientôt Philippe Saire au Théâtre de l'Odéon à Paris.

Cette même logique s'applique aussi aux arts visuels et nous ressentons une certaine satisfaction lorsque des présentations au CCS contribuent à déclencher d'autres expositions en France. Cela a été le cas notamment pour les Frères Chapuisat au Life à Saint-Nazaire et bientôt à l'Abbaye de Maubuisson près de Paris, mais aussi pour Amy O'Neill au Frac Basse-Normandie ou encore pour Alain Huck au Musée des beaux-arts de Nancy.

Piocher dans le vivier artistique d'un pays pourrait paraître trop simple. C'est pourquoi, comme pour les projets d'arts visuels que nous produisons ou coproduisons, à l'image de l'exposition et du livre de Marc Bauer, nous avons pour objectif, lors de chaque programmation, de mettre sur pied des événements scéniques partiellement ou complètement inédits. En 2012, il y a eu entre autres le festival d'arts scéniques Extra Ball dont certains spectacles ont été repris ou développés en Suisse. Il y a eu aussi *Meteorologies*, une création de Peter Mettler et Fred Frith, qui, après un passage au CCS, a été montrée ensuite à Zurich et le sera bientôt à San Francisco. Dans cette même idée, en 2013, nous présenterons par exemple la version CCS du projet *Psychopharmaka* de Rodolphe Burger et Olivier Cadot, une soirée pluridisciplinaire orchestrée par Valentin Carron, ou encore une carte blanche à la réalisatrice Ursula Meier. Nous gardons donc le même objectif, car nous voulons un CCS qui soit bien plus qu'une vitrine pour la culture suisse, mais aussi un véritable foyer de création qui, tout comme ce journal *Le Phare*, diffuse ses énergies loin à la ronde.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber



Le Collectionneur, 2012, dessin sur papier, crayon gris, 32 x 45cm. Collection privée. © Marc Bauer

Dessins d'histoires

Avec ses dessins sur papier, sur Plexiglas ou réalisés à même les murs, l'artiste suisse Marc Bauer investit la grande salle du Centre culturel suisse. Une exposition qui traite en noir et blanc d'une phase sombre de l'Histoire récente : les spoliations d'œuvres par l'occupant allemand dans les années 1940. —— *Entretien avec Olivier KAESER et Jean-Paul FELLEY, codirecteurs du CCS*

• EXPOSITION

01.02 - 14.04.13

Marc Bauer

Le Collectionneur

• CCS / Peux-tu nous parler de ton rapport à l'Histoire ?
• Marc Bauer / Je prends l'Histoire d'abord comme une matrice à narration ou comme un champ poétique. C'est un matériau où tout se retrouve déjà dans un certain ordre, et je tente de me réapproprier les événements, surtout ceux qui m'échappent, ceux que je n'arrive pas à comprendre.

• CCS / Dans ton travail, tu aimes mêler ta propre vie à l'Histoire. Peux-tu nous expliquer ton système d'élaboration des œuvres, entre références personnelles et universelles ?

• MB / Le travail se construit souvent autour d'une émotion ou d'une sensation, puis je me laisse aller à des associations libres qui regroupent des personnages historiques ou non, des événements, et pendant ce processus j'arrive à rassembler des éléments extrêmement hétéroclites. Puis il faut un déclic. Il faut que tous ces éléments se mettent en place d'une manière très rigoureuse. C'est comme une vision. Souvent ce déclic se passe quand je suis dans un état de demi-sommeil ; j'essaie toujours de me laisser rêver au travail en cours. Tous mes travaux partent d'une expérience intime, car je me laisse guider uniquement par cette émotion que je recherche mais que je ne peux ni analyser, ni verbaliser. Je pense aussi que l'on constitue son identité à partir du récit que l'on fait de soi-même. On est toujours en train de se raconter tel ou tel événement de sa vie personnelle jusqu'à trouver une version, une narration qui fait sens pour chacun. Je ressens cela très fortement, c'est une sorte d'autofiction. Dans le travail, je lie donc continuellement ces deux récits.

• CCS / Tu pratiques principalement le dessin. Comment qualifierais-tu ton style de dessin, et comment est-il lié aux sujets que tu abordes ?
• MB / Ce qui m'intéresse dans le dessin est avant tout le médium en lui-même, le fait que ce soit un médium extrêmement lent et archaïque pour produire une image. Je crois que j'ai développé une certaine esthétique à



Le Collectionneur, 2012, dessins sur papier, crayon gris, 32 x 45 cm (détails).
Courtesy l'artiste et Galerie Freymond-Guth. © Marc Bauer

Ciné-concert

Le vendredi 1^{er} février, pendant le vernissage, et le samedi 13 avril, projection à 20h du film d'animation de Marc Bauer, *L'Architecte* (26'), accompagnée d'un live musical du groupe rock français Kafka. Ce projet s'inspire du film *Nosferatu, eine Symphonie des Grauens* (1922) de Wilhelm Friedrich Murnau.

Publication

Le CCS édite un livre d'artiste (format 15,75 x 21 cm) publié avec le soutien de l'association des amis du CCS.



cause de mon sujet qui a toujours été le souvenir, la mémoire, et donc j'ai développé un style qui s'efface, se détruit, se corrode, se soustrait. Mais par opposition à un médium extrêmement lent, je suis aussi quelqu'un de très impatient et donc je veux que cela aille vite. Je ne fignole pas les dessins pendant des mois, ce qui leur évite aussi une idée de virtuosité que je n'aime pas. Une fois que l'image apparaît, je considère que l'on peut s'arrêter. La technique parfaite est celle qui ne se voit pas, elle laisse la primauté à l'image. Si elle passe au premier plan, je trouve cela un peu cabot, à moins qu'elle entre dans le concept même de l'œuvre.

• CCS / Quelle nécessité as-tu de passer du dessin sur papier au dessin sur aluminium ou au dessin mural ?

• MB / Cela change le statut de l'image et notre rapport à celle-ci. Avec le dessin sur papier, plus on s'approche de l'image, plus elle est nette. Avec les dessins muraux, c'est le contraire, plus on s'approche, plus on perd l'image. En ce qui concerne les dessins sur aluminium, j'aime la rigidité de cette matière, de sa surface tendue, parfaitement droite et glacée. En expérimentant d'autres matériaux, je trouve des nouvelles nuances de gris, des nouvelles formes et cela change l'esthétique.

Pour les dessins muraux, j'aime aussi l'idée qu'ils vont disparaître, qu'ils sont éphémères.

• CCS / Ton exposition au Centre culturel suisse s'intitule *Le Collectionneur*. Quel est le point de départ de ce projet ?

• MB / Il y en a plusieurs. Récemment, j'ai porté un regard sur le travail que j'ai réalisé ces dix dernières années et ça m'a donné l'occasion de me le réapproprier. Le plus souvent, dès qu'un travail a été exposé, il ne m'intéresse plus vraiment, je suis toujours dans la préparation de quelque chose de nouveau. En quelque sorte, je me trouve moi aussi dans la situation d'un collectionneur, puisque j'ai dessiné une collection d'images prises ici et là dans des archives, dans des albums de famille (les miens ou ceux d'amis), dans des films, etc. Il y a un mouvement vampirisant dans cette démarche, la collection a toujours à faire avec le pouvoir, le contrôle, l'Histoire et la mort, que ce soit dans un but de préservation ou de commémoration. De plus, je m'intéresse principalement au statut des images. D'où viennent-elles ? Qui les a faites ? Pour qui et dans quel but ? Ces questions sont au cœur de ce projet.

• CCS / Pour cette exposition au CCS, tu as choisi d'aborder la France sous l'Occupation. Qu'est-ce qui t'intéresse dans ce contexte parisien très particulier, entre le départ forcé des habitants de la capitale et l'arrivée des occupants allemands ?

• MB / Ce contexte crée une atmosphère d'« inquiétante étrangeté », c'est familier mais terrifiant. C'est effrayant de créer une économie sur le vol et la spoliation, sans que l'on ne s'en aperçoive. Il y a presque une horreur marchande dans l'ombre de chaque personne. Par ailleurs, l'esthétique de ces années me plaît aussi.

• CCS / Cette année, tu t'es aussi lancé dans une aventure entièrement nouvelle, la réalisation d'un film d'animation. Peux-tu nous évoquer ce projet ?

• MB / Ce film a pour point de départ une collaboration avec le groupe de rock français, Kafka, que j'ai rencontré grâce à Jean-Charles Vergne, directeur du Frac Auvergne. Le groupe voulait composer la musique d'un film et, pour ma part, je souhaitais faire un film d'animation. On a donc travaillé ensemble. J'ai écrit un scénario, je leur ai parlé des scènes, et ensuite les Kafka ont composé la musique. Puis, je me suis lancé dans l'aventure et j'ai réalisé des centaines voire des milliers de dessins. Le film raconte l'histoire d'un garçon qui a une vision lors de la première du film *Nosferatu, eine Symphonie des Grauens* de Murnau, en 1922. À travers ce film, il a la vision de la Deuxième Guerre mondiale.

Comme technique d'animation, j'utilise la peinture à l'huile sur Plexiglas. Ce qui m'intéresse avec cette technique, c'est de pouvoir peindre comme si mes images étaient de vieux morceaux de pellicule retrouvés. Je travaille beaucoup les flous avec des brosses. C'est très proche de mon travail de dessin en fait.

• CCS / Le travail que tu as mené pour ce film avec le groupe Kafka te donne-t-il envie d'expérimenter d'autres collaborations ?

• MB / C'est toujours intéressant de collaborer. J'avais fait plusieurs travaux avec la philosophe Christine Abbt, et maintenant c'est avec un groupe de rock. Ce sont des univers qui semblent très différents, mais qui en réalité

sont très proches. Je crois que le point commun de ces collaborations est une certaine attitude, une certaine sensibilité qui est de l'ordre de la mélancolie, une certaine idée du ravisement...

• CCS / Tu avais déjà réalisé une série de dessins se référant au *Cuirassé Potemkine* (1925) de Sergueï Eisenstein. Dans ce film d'animation, tu abordes le *Nosferatu* de Murnau. Comment le cinéma t'inspire-t-il ? Es-tu particulièrement attaché au cinéma des années 1920 ?

• MB / Je suis accro au cinéma. Quand je dessine, j'ai la plupart du temps la télévision allumée sans le son et un film qui passe sur l'ordinateur. Le cinéma me permet de me conditionner exactement dans l'état d'esprit dont j'ai besoin pour le travail. Il faut se mettre dans une certaine tension de soi-même pour être concentré dans l'espace du dessin.

• CCS / Une autre œuvre de toi, aussi dans une nouvelle technique, est en cours de réalisation. Il s'agit d'une tapisserie d'Aubusson. Quel est ce projet ?

• MB / Oui, je commence à y travailler activement. C'est une autre collaboration qui fait suite à un concours mis en place par les célèbres tapissiers d'Aubusson. Pour mon projet, je travaille avec Patrick Guillot, un lisseur d'Aubusson qui est un génie de la tapisserie. Il invente continuellement de nouvelles techniques. Mon idée est de créer une tapisserie déjà usée, avec des boursouflures et des cicatrices. ■■■

Repères biographiques

Marc Bauer, né en 1975 à Genève, a choisi Berlin comme base de résidence et de travail. Dès sa sortie de l'École supérieure d'arts visuels de Genève (actuelle HEAD) en 1999, il expose des dessins et des sculptures à l'espace d'arts contemporains attitudes à Genève (2001) où il revient en 2007 avec l'exposition *History of Masculinity*, qui sera accompagnée d'un livre d'artiste. Parmi ses autres expositions personnelles, on peut relever celles au Mamco et au Frac Auvergne (2009), au Kunstmuseum de Saint-Gall (2010), au Kunsthaus Baselland à Muttenz, au Musée d'art de Pully et à La Station à Nice (2012). Une importante monographie avec des textes en allemand et en anglais est parue aux éditions Kehrer suite à son exposition au Kunstmuseum de Saint-Gall. Marc Bauer est représenté par la galerie Freymond-Guth à Zurich.

• EXPOSITION

01.02 - 03.03.13

Basim Magdy

*Confronting the Monster
in a Monster Costume*Basim Magdy, *Our Hope Reflected Jewels in the Sky*, 2012, peinture à la bombe et acrylique sur papier, 46 x 61 cm

Fictions rétro-futuristes

Artiste encore peu repéré de la jeune scène artistique en Suisse, Basim Magdy nous offre une plongée dans son monde où l'inconnu pique notre curiosité avec poésie. — Par Régine Basha

Traduit de l'anglais par Katrin Saadé-Meyenberger

Repères biographiques

En 2013, Basim Magdy présente son travail à la Biennale de Sharjah, au Yerba Buena Center for the Arts de San Francisco et à Project 35 de Independent Curators International à New York. Il prépare des projets solo pour Idea Space à Colorado Springs, Newman Popashvili Gallery à New York et Hunt Kastner à Prague.

Malgré la tentation de déchiffrer le titre de l'exposition de Basim Magdy, nous allons nous pencher plutôt sur la qualité expérimentale de son travail récent, dessins et film confondus. Les dessins – qu'il vaudrait mieux appeler peintures – explorent la relation intime qu'en-tre-tiennent science-fiction et vie quotidienne. Bien que Magdy crée un cadre symbolique dont les formes abstraites rappellent l'époque moderne industrialisée, les personnages jouent généralement un rôle qui, à notre ère électronique, nous est familier. La couleur largement saturée crée une ambiance de paranoïa et de toxicité, même si aucun événement n'a lieu. Souvent, les personnages utilisent de manière ostentatoire des paraboles satellite, des caméras de surveillance, des dômes et d'autres outils liés à un pouvoir occulte qui contrôle l'environnement naturel. Un de ces outils à miroir, que l'on retrouve aussi dans le film *Time Laughs Back at You Like a Sunken Ship*, paraît avoir un effet qui augmente et diminue simultanément la perception sensorielle. Quoi qu'il en soit, cela suggère que notre relation à la technologie se mue rapidement en dépendance biologique.

Contrairement aux dessins effrayants, le film *Time Laughs Back at You Like a Sunken Ship* nous propose un genre de portail – poétique et sensoriel – qui nous mène on ne sait où. L'œuvre questionne, mais ne trouve pas de réponse, et maintient ce niveau d'ambiguïté du

début à la fin. Bien que les images du film, qui nous immangent dans le monde naturel, invitent à une contemplation intense, on ne s'abandonne pas à la méditation pure et simple. Par le biais de clips et de filtres, l'artiste détourne délibérément le spectateur de sa tentative d'atteindre le nirvana, et introduit des images d'Histoire, de culture et de ruines anciennes. Des récits semblent en émerger, des formes semblent fusionner et des allusions visuelles mènent dans des directions spécifiques. Or, comme pour le rêve ou la mémoire, le film ne se réfère finalement qu'à lui-même. Il semblerait que l'artiste n'ait pas été tenté de produire un film au sens traditionnel, mais un espace où il expérimente autant avec le temps qu'avec l'effondrement de celui-ci.

Au centre du film se trouve un personnage anonyme. À l'instar de ceux qui apparaissent dans les dessins, le personnage est plutôt un succédané d'« humain ». Il déambule dans un environnement naturel (en réalité l'intérieur d'un biodôme) en portant un étrange objet de perception qui est censé opérer comme une lentille permettant de voir le monde futur. Cependant, il attire en même temps le spectateur vers le passé, car il réfléchit tout ce qui apparaît derrière lui. S'agit-il de la condition humaine n'offrant aucune échappatoire à ce que le moment présent ne soit jamais réellement perçu ? Le personnage n'a pas de chance, comme l'innocent qui ne comprend jamais qu'il est victime de ses propres illusions. Si l'on se réfère au titre de l'exposition, le temps serait-il « le monstre » ? Ce qui unit le film et en constitue peut-être même un personnage à part entière, c'est le son. Il est un moyen d'expression, au même titre que le masque porté par le personnage. Très proche de la musique moderniste, il produit une puissante énergie qui s'insinue dans les images d'une façon, de nouveau, ni encourageante ni dérangeante. Trouver la « vitalité » dans le moment présent, en dépit du pouvoir dictatorial du temps et du poids écrasant de l'Histoire, voilà peut-être ce à quoi l'artiste espère nous rendre attentifs.

Régine Basha est curatrice et écrivain basée à New York.

Temps-More

Artiste phare de sa génération, le Suisse Fabrice Gygi expose à nouveau après une « pause » de trois années durant lesquelles il s'est concentré sur la confection de bijoux. — Par Christophe Kihm

• EXPOSITION

08.03 - 14.04.13

Fabrice Gygi

Informations

Fabrice Gygi (né en 1965) vit et travaille à Genève.

Autre exposition au Centre d'art contemporain de la ville de Chelles, les églises, du 23 mars au 12 mai 2013.

Il est une composante essentielle des arts plastiques qui ne trouve pas nécessairement une traduction directe dans les formes de ses objets. Le temps est cette dimension qui traverse tous les ouvrages de l'art et s'enroule autour d'eux, s'accordant parfois une visibilité plus immédiate, notamment à travers les indices d'une exécution : de la minutie d'une technique à la brièveté d'un geste... Impossible, cependant, de réduire cette dimension à la seule exécution, car le travail artistique dans son ensemble est rythmé par différents temps, où la pensée se plie et se déplie dans des retours en arrière, des latences, des mises en veille, des reprises voire des renoncements. Et ces temps n'exposent pas le travail aux mêmes vitesses, comme ils ne décrivent pas les mêmes trajectoires. La fabrique des bijoux dispose de son rythme propre. Lente, méticuleuse, parfois fastidieuse, elle dimensionne le temps à l'échelle de ses objets, toujours précieux. Épouser le temps des bijoux, comme l'a fait Fabrice Gygi depuis trois ans, c'est s'accorder un nouvel emploi du temps, mais c'est encore, sur un plan plus personnel pour l'artiste, renouer avec une histoire dont la trajectoire conduit vers ce point du passé où, adolescent, lui fut refusée la possibilité d'exercer cette activité à laquelle il aspirait. Pour repartir depuis ce point, il faut quitter cette autre ligne qui, depuis cette interdiction, avait mené l'artiste jusqu'à la Biennale de Venise, où il a représenté la Suisse en 2009. Accorder son temps aux bijoux ne va donc pas sans un changement, qui implique une interruption et une forme de renoncement.



Fabrice Gygi, bague en argent

S'affranchir du planning

Les modalités du renoncement sont personnelles. On renonce à un certain système de l'art dès lors qu'il contraint une production à sa propre répétition. On renonce à une étrange économie qui finit toujours par digérer ses alternatives. On renonce à un rêve collectif, à des aspirations et à des luttes dont on a constaté l'impasse et parfois l'échec. On renonce à un type de travail parce qu'on estime qu'il n'a plus sa raison d'être. Et l'on repart dans une direction autre, en arrière, pour se relier à un désir toujours présent et tenter, à partir de lui, de nouvelles expériences. Ce recommencement s'ouvre en cela aux différentes étapes d'un apprentissage : pour fabriquer des bijoux, Fabrice Gygi découvre des outils, des techniques, il dessine, forge des matières, conçoit des manières de faire, réalise de petites séries, vend ses objets dans un espace ouvert aux corps par la séduction et par le récit. La dynamique de ce changement est radicale : dans son mouvement rétro, elle sonde une ligne de vie nouvelle où l'artiste se forme comme artisan. Mais elle l'est d'autant plus que ce changement imbrique le renouvellement des formes du travail et le renouveau du travail des formes.

D'une ligne à l'autre, de l'artiste à l'artisan se trame donc une passionnante aventure formelle : les lignes abstraites et pures sont retenues alors que sont abandonnées les logiques de signes. Une nouvelle recherche se précise à travers une architectonique qui relie la bague et le monument : car les formes qui composent les micro-architectures de ces bagues sont comme scolées sur leurs anneaux puis sur les doigts qui les portent et font saillir, dans ces bijoux, des virtualités sculpturales. On doit alors les voir et les comprendre comme autant de maquettes et de prototypes pris dans un circuit modulaire : jeux d'échelles et jeux d'emplois, du doigt au corps, de l'objet à la performance, de la bague au bâtiment, du bijou à la sculpture... ces formes se déplacent et se transforment, dorénavant investies dans de multiples situations et lieux. Cette vie qui les anime alors, ces réseaux de relations qu'elles décrivent, ces formats, ces espaces et ces matières qui les modifient et les mettent en expérience, manifestent à nouveau le travail de l'art.

Ainsi apparaît une qualité singulière du renoncement, à travers l'exemple de Fabrice Gygi, où une compréhension aiguë de l'art – en particulier de certains de ses mécanismes, qu'ils soient économiques ou sociaux – permet de s'affranchir ; où renoncer n'est jamais s'arrêter, mais remettre à jour et actualiser certains potentiels oubliés ou inédits de l'activité artistique, emportant avec eux d'autres modes d'existence. ■



Fabrice Gygi, sans titre (vue partielle), acier et béton, 160 x 40 x 50 cm, 2011

Christophe Kihm est critique, enseignant à la Haute École d'art et de design de Genève (HEAD) et à l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL).

Quand les musées font le pont

Mandatés pour réaliser l'extension de deux importants musées suisses, les Bâlois Emanuel Christ et Christoph Ganterbein font partie des étoiles montantes de l'architecture suisse. — Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

JEUDI 07.02.13 / 20H

Christ & Ganterbein
Musées suisses /
Nouvelles architectures



Maquette du Musée national suisse, Zurich. © Christ & Ganterbein

Pour une jeune agence, gagner un gros concours d'architecture peut du jour au lendemain tout changer. Emanuel Christ et Christoph Ganterbein en ont fait l'expérience. Quand, en 2002, les deux Alémaniques décrochent le mandat pour la rénovation et l'agrandissement du Musée national suisse à Zurich, ils ont à peine 30 ans, n'ont encore réalisé que de modestes travaux, et se trouvent face à un chantier qui pèse quelque 208 millions d'euros. Il leur faut d'urgence mettre sur pied une importante équipe tout en développant des compétences en communication, car le projet se heurte à de fortes oppositions. Et cela sans oublier de chercher et de réaliser d'autres mandats. Tout miser sur ce seul projet aurait été suicidaire.

Moins de dix ans plus tard, nouveau défi ! L'important sur une belle brochette de stars dont Zaha Hadid, Jean Nouvel ou Rem Koolhaas, le bureau Christ & Ganterbein, à la surprise générale, gagne le concours pour l'agrandissement du Kunstmuseum de Bâle, budgété à 84 millions d'euros. Le projet bénéficie du soutien de la grande mécène Maja Oeri qui a offert le

terrain. Située à côté de l'auguste maison mère, mais séparée par une route, la nouvelle construction accueillera notamment les grandes expositions temporaires et les dépôts. L'inauguration des deux extensions est prévue pour 2016.

Comme souvent dans la profession, Emanuel Christ (né en 1970 à Bâle) et Christoph Ganterbein (né en 1971 à Saint-Gall) se sont rencontrés en cours d'études. En l'occurrence, lors d'un stage dans le prestigieux bureau Herzog & de Meuron. « Pour nous, ils représentaient le team, le duo par excellence, se souvient Emanuel Christ, qui nous accueille dans son agence aux allures de ruche amicale. Ce sont en outre des architectes qui ont toujours beaucoup aidé les jeunes bureaux bâlois et, dans notre cas, qui sont devenus des amis. » Les deux étudiants terminent ensuite leur formation à l'École polytechnique de Zurich sous la direction de Hans Kollhoff. Un professeur qui leur transmet « une perception de la profession assez traditionnelle, mais essentielle : penser toute intervention dans un avant et un après, se rappeler qu'un bâtiment s'inscrit dans l'histoire de l'architecture et donc dans un contexte qui va bien au-delà du moment présent ». En 1998, les deux complices créent leur bureau. Avec l'extension du Musée national suisse, ils vont vite pouvoir mettre en pratique la leçon de leur maître.

Une histoire en mouvement

Le Musée national de Zurich, conçu dans un style historiciste par Gustav Gull, fait un peu penser aujourd'hui à un château de bande dessinée posé, anachronique et



Projet pour le Kunstmuseum de Bâle. © Christ & Ganterbein

isolé, dans le décor en pleine mutation du quartier de la gare. Inauguré en 1898, abritant d'importantes collections allant des armes au mobilier en passant par les monnaies, il se voulait une vitrine nationale de l'histoire helvétique. Toutefois, quelques années seulement après son inauguration, le manque de place se faisait sentir et les premiers projets d'agrandissement étaient discutés dans les années 1930 déjà. Il a fallu attendre la fin du siècle pour que les choses se concrétisent. D'importants travaux de rénovation sont alors également nécessaires. La nouvelle construction abritera la bibliothèque, l'auditorium, les collections d'études ainsi que les expositions permanentes et temporaires.

Pour relier les deux ailes de l'ancien bâtiment en U, Christ & Ganterbein ont choisi un édifice en forme de pont. Un grand geste, un événement central qui répond à la forte présence de la tour existante et renforce la communication spatiale et visuelle entre le musée et le parc dans lequel il s'inscrit. D'autres dialogues s'établissent au niveau de la forme et de la hauteur des toitures, ainsi que dans la matérialité des façades. « Le défi consistait à traiter le nouveau de manière indépendante, contemporaine et authentique tout en restant dans un rapport immédiat avec l'architecture historiste, qui ne manque d'ailleurs pas d'intérêt et se révèle même assez fascinante. Nous avons développé une logique et quelques règles de jeu pour essayer d'établir un équilibre entre notre bâtiment et l'ancien. Il nous fallait trouver un poids spécifique, une densité d'événements architecturaux similaire entre les deux. Il était

aussi important, sur le plan visuel et symbolique, que le nouveau bâtiment s'affirme comme tel, et donc qu'il ne soit ni caché ni souterrain. »

D'apparence monolithique, l'extension comporte des ouvertures qui créent néanmoins un rapport visuel entre le nouveau et l'ancien. « Il ne s'agit pas d'un musée des beaux-arts, mais bien d'un musée d'histoire, insiste Emanuel Christ. Dans ce type d'institution où la présentation repose presque exclusivement sur la mise en scène, la lumière souvent pose problème et dérange. En tant qu'architectes, nous avons toutefois insisté sur l'importance pour le visiteur de pouvoir s'orienter et comprendre facilement où il se trouve. » Alors que les travaux du gros œuvre démarrent début 2013, le directeur du Musée national suisse, Andreas Spillmann, se réjouit : « Les nouvelles surfaces disponibles permettent d'aménager des salles d'exposition multifonctionnelles, de réservé une plus grande marge de manœuvre à la conception de nouvelles scénographies pour les expositions et de mettre sur pied les infrastructures nécessaires à un musée en accord avec son temps. »

Extension du Kunstmuseum de Bâle

À Bâle aussi, il s'agissait de marier le nouveau et l'ancien. Mais, cette fois-ci, en tenant compte d'un contexte urbain particulièrement délicat, car densément construit. Le site se trouve à l'intersection de deux rues dont les géométries particulières sont reprises dans le nouvel édifice, donnant l'impression de deux bâtiments réu-

nis en un seul. Relié au musée existant par un passage souterrain, l'extension dialogue avec lui jusque dans l'appareillage en briques (noires, grises et blanches) de la façade qui fait écho au décor en pierres de la maison mère. « Le Kunstmuseum de Bâle a une identité forte. Il n'était pas question de le réinventer, mais bien de le renforcer et de l'actualiser », précise Emanuel Christ.

Comme à Zurich, les architectes ont bien entendu pris en compte les demandes des futurs usagers. Pour le directeur Bernhard Mendes Bürgi, il était capital de disposer de vrais murs, et non de parois mobiles, ainsi que de lumière naturelle. « Dans le bâtiment principal, nous avons des salles splendides. Il fallait que les nouvelles soient à la hauteur. » L'historien de l'art se dit aussi convaincu par l'extérieur du bâtiment qui reste « simple et respectueux de l'environnement mais qui affirme sa confiance en soi et dégage une sorte d'aura ». N'allez pas en conclure hâtivement que le bureau Christ & Ganterbein, qui compte aujourd'hui une quarantaine de personnes dont six associés, ne construit que des musées. L'agence a réalisé d'autres transformations, des bâtiments de bureaux et du logement, dont l'ensemble VoltaMitte, à Bâle, qui propose autant de plans différents que d'appartements. Les architectes ont également été sollicités pour réaliser à Aarau un pont, un vrai cette fois-ci. La preuve, en tout cas symbolique, qu'ils sont devenus une référence dès qu'il s'agit de lier, de rapprocher et de mettre en rapport deux éléments distincts. ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle au magazine *L'Hebdo*.

La danse du samouraï

À la tête de son groupe Ronin, le pianiste et compositeur zurichois Nik Bärtsch invente une musique organique, renouvelant en profondeur les relations entre jazz, rock, funk, musique répétitive et tradition savante occidentale. De quoi se projeter dans le XXI^e siècle, d'un pas de danse mutant... — Par Stéphane Ollivier

● MUSIQUE

MARDI 12 ET
MERCREDI 13.02.13 / 20 H
Nik Bärtsch's Ronin

Né à Zurich en 1971, initié et nourri au jazz durant toute sa prime jeunesse, Nik Bärtsch, fasciné notamment par le lyrisme et la virtuosité de Chick Corea, aurait très bien pu continuer d'aventurer son piano dans les registres les plus variés d'une esthétique fondée principalement sur l'improvisation et l'expressivité individuelle, s'il n'avait ressenti à l'adolescence l'attrait de la théorie et la nécessité d'étayer sa pratique à quelques soubassements musicologiques et philosophiques plus consistants. Il a 16 ans lorsqu'il intègre la Musikhochschule de Zurich et s'engage résolument dans une vaste entreprise de réflexion personnelle qui, une fois son diplôme de conservatoire en poche, l'amène à approfondir encore ses connaissances à l'université en matière de philosophie, de linguistique et de musicologie. Bärtsch découvre alors pèle-mêle les grands modernes de la tradition savante européenne (la frénésie rythmique néo-paienne de Stravinski; l'archaïque sophistication des formes folkloriques empruntées par Bartók...), mais aussi le geste révolutionnaire de rupture avec l'Occident des têtes chercheuses de l'école de New York. Déjà fortement attiré par l'ascétisme de la pensée orientale, le jeune pianiste est immédiatement séduit par les pièces de John Cage, cherchant leur modèle esthétique dans les jardins de pierres zen japonais,

Bärtsch invente le concept de « ritual groove music »

ainsi que par les compositions minimalistes et hypnotiques de Morton Feldman se développant en d'infimes variations de timbres et de rythmes sur des durées immensément dilatées, évoquant quelque musique rituelle imaginaire. Il y découvre non seulement un autre rapport à la temporalité, mais plus essentiellement encore une autre façon d'envisager la relation entre l'œuvre et son créateur (qu'il soit interprète et/ou compositeur), fondée sur une sorte de retrait voire d'effacement de l'individu derrière la production sonore.

Sans se détourner radicalement du jazz qu'il continue d'expérimenter parallèlement en free lance dans des formes ultra-contemporaines faisant se greffer des vocabulaires empruntés à la fusion et au post-free sur des grooves rythmiques résolument funk, Bärtsch prend alors néanmoins progressivement ses distances d'avec quelques éléments de base de cette tradition. Le thème en tant que simple prétexte à variation, tout comme l'improvisation considérée comme pure démonstration technique virtuose au service de l'épanchement égotique lui semblent soudain passés d'âge. Mais comment fabriquer une musique plus rigoureuse et sophistiquée dans ses structures, plus collective dans ses processus et plus organique dans ses développements formels, sans pour autant rien abandonner d'essentiel de la liberté du jazz ni de l'énergie pulsative propre aux musiques populaires ?

« Ritual groove music » : le mythe du mouvement perpétuel

Plus que jamais sous l'influence de John Cage et de ses pièces pour piano préparé, Nik Bärtsch se met alors à bricoler son instrument pour le transformer en une sorte d'orchestre percussif miniature, et accompagné de son vieux complice, le batteur Kaspar Rast, imagine bientôt une formation entièrement acoustique, Mobile, composée, en plus du piano et de la batterie, des percussions de Mats Eser et de la clarinette basse de Stephan Haslebacher (aka Sha). Pour Bärtsch, les enjeux esthétiques du groupe sont clairs – « développer des concepts de musique intégrale à l'intérieur d'un cadre rituel » – et très vite le pianiste pose les éléments de base de son nouveau vocabulaire : des micro-séquences mélodiques minimalistes et modulaires amenées à entrer dans des formules combinatoires potentiellement infinies. Mais surtout des tourneries rythmiques circulaires au fort pouvoir hypnotique cherchant à réconcilier de façon organique le groove terrien et sensualiste du funk de James Brown et l'architecture mouvante des enchevêtrements polymétriques répétitifs des grandes pièces pour orchestre et percussions de Steve Reich... Bärtsch invente alors le concept de « ritual groove music » (titre éponyme du premier album de Mobile, paru en 2001) pour rendre compte de son travail en articulant de façon toujours plus aiguë un sens plastique du cadre à une vraie fascination pour la dynamique du vide. Il embarque volontiers sa formation dans la quête utopique d'une sorte de mouvement perpétuel à travers de vastes performances publiques fondées sur la dilatation de la durée et la régénérence des énergies, relevant autant de l'art conceptuel et de l'installation contemporaine, que de la cérémonie religieuse païenne.

Ronin ou l'influence de l'architecture

Pour autant, aussi attiré soit-il par l'abstraction théorique et la distanciation contemplative, Nik Bärtsch ressent bientôt le besoin de réintroduire de l'énergie et une certaine dramaturgie dans son univers. Sa rencontre avec le bassiste électrique Björn Meyer l'incite, sinon à totalement révolutionner son esthétique, au moins à en distribuer et développer différemment les composantes, en redonnant à la fois une place et une fonction au geste du musicien à l'intérieur d'une structure par ailleurs toujours aussi prégnante. C'est, en 2001, la création du groupe Ronin – sorte de déclinaison de Mobile avec Rast à la batterie, Sha aux clarinettes et au saxophone alto, Andi Pupato aux percussions à la place d'Eser, et l'intégration décisive de la basse sensuelle et groovy de Meyer dans le dispositif orchestral. Rapidement le groupe investit tous les lundis soir un petit club zurichois, le Basilius, pour le transformer en une sorte d'atelier/résidence où tester *in vivo* ses expérimentations formalistes et progressivement donner corps à ce que Bärtsch avec son sens de la formule habituelle appellera bientôt le « zen funk » de Ronin. Si fondamentalement les principes de base de son univers restent les mêmes – construction modulaire, pulsations polymétriques, structures complexes emboîtées, motifs répétitifs –, Bärtsch les fait évoluer ici de façon essentielle en remplaçant le cadre conceptuel de sa « ritual groove music » par une référence toujours plus opérateoire à l'architecture comme modèle esthétique majeur. Les quatre disques que Ronin a fait paraître sur le prestigieux label ECM depuis 2005 rendent à ce titre parfaitement compte de cette focalisation nouvelle de sa musique sur le principe d'espace et mettent particulièrement en lumière la mobilité qu'elle introduit en transformant en relations organiques certaines rigidités structurelles. Invitant ses musiciens à la fois



Nik Bärtsch's Ronin. © Martin Möll

à fabriquer collectivement l'espace sonore et à l'investir individuellement, Bärtsch renouvelle avec Ronin de façon très contemporaine l'articulation entre composition et interprétation, faisant de cette libre circulation de chacun des membres de l'orchestre à l'intérieur de la structure, et de la multiplicité de points de vue simultanés qu'elle engendre, le moteur même de son travail et le secret de ce groove si particulier, organique, hypnotique et constamment évolutif.

Work in progress...

En faisant paraître dernièrement un magistral album live sur ECM, Ronin a rappelé non seulement quel fantastique groupe de scène il pouvait être, mais à quel

point son répertoire, pourtant si finement élaboré, préparé, agencé, pouvait donner lieu dans l'espace du concert à des développements débordant largement les cadres préétablis. En ce sens, Ronin est incontestablement pour Nik Bärtsch l'espace et l'outil privilégié d'un authentique *work in progress* dont on est très loin encore aujourd'hui d'apercevoir la fin. Le remplacement récent par Thomi Jordy du bassiste Björn Meyer, dont le cocktail d'ascétisme et de sensualité constituait une part essentielle de l'identité sonore du groupe, va de nouveau probablement rebattre les cartes... De la capacité du groupe à l'intégrer à son cycle des métamorphoses dépend en partie ses mutations à venir. ■

Stéphane Ollivier est journaliste à *Jazz Magazine-jazzman*.

Nik Bärtsch's Ronin Live 2012



Image extraite du film *L'Invitation* (1973), avec Corinne Coderey et Jean-Luc Bideau

Claude Goretta, le cinéma des humbles

Avec ses confrères Alain Tanner et Michel Soutter, Claude Goretta est l'une des figures majeures du nouveau cinéma suisse romand qui s'est imposé internationalement à la fin des années 1960. Il est aussi, curieusement, le moins connu des trois, peut-être parce qu'il a choisi de retourner à la télévision, ce petit écran où il avait commencé sa carrière. La semaine de projections et la table ronde que lui consacre le Centre culturel suisse de Paris est l'occasion rêvée de (re)découvrir les qualités humaines et artistiques de ce cinéaste exceptionnel, à la fois incisif, politique et très proche des humbles.

Par Frédéric Maire

• CINÉMA

19 - 24.02.13

Rétrospective Claude Goretta

Programme définitif
sur www.ccsparis.com

la gloire qu'elle mérite. Et parce que ses films sont un heureux croisement de créations pour le cinéma et la télévision. Claude Goretta, comme tous ses collègues du Groupe 5, a commencé par la télévision, où il signait d'un regard profondément humaniste des reportages sur les (petites) gens. Ses premières fictions, il les a imaginées à partir de son expérience de télévision. Et après plusieurs grands films de cinéma, c'est à la télévision qu'il est revenu signer quelques films remarquables comme *Sartre, l'âge des passions* (2006), avec Denis Podalydès dans le rôle titre.

Le café achevé, la décision était prise. La RTS allait s'atteler à la restauration des films de télévision et la Cinémathèque suisse à ceux de cinéma. Pour nous permettre, une année plus tard, d'offrir au public une retrospective complète de l'œuvre de Claude Goretta, à la fois sur les chaînes de la RTS et dans les salles de la Cinémathèque. Gilles Pache a aussi proposé de produire un nouveau film, d'auteur, sur ce grand cinéaste : le « fils spirituel » Lionel Baier s'est imposé d'emblée et ce film, *Bon Vent Claude Goretta*, a vécu sa première à Locarno, une année plus tard.

C'était à Locarno, il y a deux ans, à la terrasse d'un café. Je bavardais avec Gilles Pache, directeur des programmes de la Radio Télévision Suisse (RTS), dans le but d'examiner les collaborations possibles entre nos deux institutions. Nous avons tous deux évoqué la nécessité de préserver et mettre en valeur le travail de nos cinéastes majeurs. Et Claude Goretta s'est tout de suite imposé comme une évidence. Parce que son œuvre est exceptionnelle, mais qu'elle n'a sans doute pas eu toute

Image extraite du téléfilm *Maigret et la grande perche* (1991), avec Bruno CremerImage extraite du film *Jean-Luc persécuté* (1966), avec Maurice Garrel et Frédérique MeiningerImage extraite du film *Pas si méchant que ça* (1974), avec Gérard Depardieu

Aujourd'hui, une sélection de cette imposante rétrospective se concentre en une semaine au Centre culturel suisse à Paris, où son cinéma retrouvera la gloire qu'il mérite. Car Claude Goretta est à la fois très suisse et très proche de la France. Il a notamment signé, pour la télévision française, quelques-uns des meilleurs *Maigret* avec Bruno Cremer. Il a souvent travaillé avec Maurice Garrel, auquel il a confié le rôle de *Jean-Luc persécuté* (1965), son premier long-métrage de fiction adapté du roman de Charles-Ferdinand Ramuz. Et il a collaboré avec quelques-uns des acteurs les plus importants du cinéma hexagonal – à leurs débuts – comme Gérard Depardieu dans *Pas si méchant que ça* (1974), Isabelle Huppert dans *La Dentellière* (1976) ou encore Nathalie Baye dans *La Provinciale* (1981).

Né le 23 juin 1929, Claude Goretta suit des études de droit à l'Université de Genève. Étudiant, il est à l'origine de la création du ciné-club universitaire, en 1951, qu'il anime par la suite avec Alain Tanner. En 1955, il rejoint le même Alain Tanner à Londres, sur les traces du *free cinema*, et c'est avec lui qu'il réalise *Nice Time*, court-métrage en 16 mm filmé à la sauvette, la nuit, sur Piccadilly Circus. Le film reçoit le prix du film expérimental à la Mostra de Venise en 1957, ce qui lui ouvre bientôt les portes de la Télévision suisse romande (TSR, aujourd'hui RTS).

À l'époque, comme l'ORTF en France avec laquelle elle collabore souvent, la TSR est un espace de grande liberté de création. Goretta, comme Tanner et Soutter d'ailleurs, va y tourner des dizaines de reportages et de documentaires dans le monde entier, pour des émissions comme *Aujourd'hui*, *Continents sans visa* (l'ancêtre de *Temps présent*) et *Cinq Colonnes à la une*. Il travaille souvent avec les mêmes journalistes, en particulier son frère Jean-Pierre Goretta, Michel Boujut ou Jean Dumur, et avec l'opérateur André Gazut. Il filme par exemple l'Irlande du terrorisme, la communauté noire à Washington, le travail des gondoliers à Venise, celui des croque-morts aux États-Unis, ou encore la vie toute simple et dramatique dans son dénuement de *Micheline, six enfants, allée des Jonquilles* (1967) dans une HLM de Nanterre. Il braque aussi sa caméra sur la Suisse, observant tour à tour le travail d'un employé de banque ou la fabrication des boîtes à musique. Il réalise aussi des dramatiques – entre théâtre et cinéma – qui le rapprochent de la fiction, en collaboration avec des écrivains comme Georges Haldas ou Pascal Lainé. Il met en scène pour l'écran plusieurs pièces d'Anton Tchekhov, un auteur dont il se sent toujours très proche, surtout dans sa façon de dépeindre les « vaincus de la vie », comme les appelle Michel Boujut.

En 1968, il fonde avec Alain Tanner, Michel Soutter, Jean-Jacques Lagrange et Jean-Louis Roy le Groupe 5, dans le but de passer au grand écran et à la fiction. Il enchaîne *Le Fou* (1970) et *L'Invitation* (1973), deux éclatants manifestes de son attachement au réel, à l'expérience qu'il a accumulée durant ces années de reportages. Ces personnages – le « fou » en rupture de société incarné par François Simon tout comme le petit employé Placet devenu soudain héritier de *L'Invitation* (interprété par Michel Robin) – sont tous nés de son contact avec une réalité sociale, économique, humaine, rencontrée avec sa caméra.

Sélectionné à Cannes, *L'Invitation* reçoit le prix du jury et ouvre à Goretta les portes de l'étranger. C'est ainsi en collaboration avec la France qu'il tourne ses films suivants : *La Dentellière* où se confrontent de façon éclatante les classes et les sexes, *Pas si méchant que ça* qui laisse poindre une forme de révolte, ou encore *La Provinciale* qui approfondit encore la représentation de la vie des opprimé(e)s...

Claude Goretta (à droite) sur le tournage de *La Provinciale* (1981)

Goretta n'oublie pas pour autant son pays, ses racines, ses territoires, sa culture. Ce n'est pas un hasard s'il revient à l'œuvre de Charles-Ferdinand Ramuz pour adapter *Si le soleil ne revenait pas* (1987), avec, dans le rôle de l'ancêtre, Charles Vanel. Ce sont ces mêmes amours littéraires qui lui font raconter pour la télévision *Le Jour des noces* de Maupassant en 1971. *Les Chemins de l'exil ou les dernières années de Jean-Jacques Rousseau* en 1978 ou, vingt-huit ans plus tard, la vie de Sartre. Mais quand il filme en plein Jura suisse *La Mort de Mario Ricci* (1982), avec le mythique acteur Gian Maria Volonté dans le rôle principal, il revient à ses fondamentaux, en compagnie de Georges Haldas au scénario : à travers la mort d'un ouvrier italien, il dénonce frontalement les sales histoires de l'immigration, l'exploitation du travail, les méchants secrets d'un petit village.

Il est des cinéastes qui inventent des formes et y font entrer, ensuite, des récits et des personnages. Ce cinéma-là peut être surprenant, flamboyant, envoûtant ; il peut aussi se révéler parfaitement vain. Il est aussi des cinéastes qui, à l'inverse, partent des hommes pour raconter ensuite leur histoire à travers la fiction. La transmettre. La donner à voir, à comprendre, à ressentir. Leur mise en scène s'adapte à ce qu'une action apporte, à ce qu'un sentiment suggère. Un seul geste, un seul son suffit à dire bien plus qu'un effet de style. Le cinéma de Claude Goretta, nourri de ses expériences de reportage à la télévision, est évidemment de ceux-là.

Pensez aux innombrables sourires de *L'Invitation* : il n'y en a pas un identique. Ils sont tour à tour forcés, contrits, épauouis, décalés, ironiques... Et à chaque fois, cette expression raconte un peu du conflit de classes et d'apparences qui se joue en ce jardin genevois. Écoutez tout ce que nous murmure le jet d'eau régulier qui, automatiquement, arrose le vaste jardin de Rémy Placet, le modeste employé de bureau devenu riche. Il suffit de l'approcher pour bousculer les règles et les apparences. Pour amener du jeu dans l'ordre des choses.

Le cinéma de Claude Goretta naît de l'homme et se construit à partir de lui, jamais contre lui. Mais la vie reste cruelle. Et plus d'un personnage de son cinéma va souffrir pour survivre dans le monde (pensez à *La Dentellière* : un vrai film d'horreur). Son univers n'a guère de pitié pour les humbles. Mais Claude Goretta a toujours voulu les mettre en scène afin de leur rendre leur dignité. Comme le démontre le cinéaste Lionel Baier dans le très émouvant portrait qu'il lui consacre, il est frappant de constater combien son cinéma reste moderne et pertinent aujourd'hui. Probablement parce que sa sobriété et sa légèreté formelle ne s'imposent jamais. Et que ses personnages – les humbles, les opprimés – sont encore et toujours nos proches, nos voisins, nous-mêmes. ■

Frédéric Maire est directeur de la Cinémathèque suisse.

Image extraite du film *La Dentellière* (1976), avec Christian Baltauss et Isabelle HuppertImage extraite du film *La Provinciale* (1981), avec Nathalie Baye et Patrick Chesnais

PROGRAMME

MARDI 19.02

- 18h30: *Nice Time*, 1957 et *Micheline, six enfants, allée des Jonquilles*, 1967
- 20h: *Jean-Luc persécuté*, 1965
- 22h: *Le Fou*, 1970

MERCREDI 20.02

- 18h30: *Bon Vent Claude Goretta* de Lionel Baier, 2011
- 20h: Table ronde avec Claude Goretta*, Frédéric Maire (directeur de la Cinémathèque suisse), Gilles Pache (directeur des programmes à la RTS), Lionel Baier (cinéaste) et Ariel Schweitzer (critique aux *Cahiers du cinéma*)
- 21h45: *L'Invitation*, 1973

JEUDI 21.02

- 18h30: «Visions du monde» (documentaires 1963-1964)
- 20h: *La Provinciale*, 1981
- 22h: *La Dentellière*, 1976

* sous réserve

VENDREDI 22.02

- 16h: *Maigret et la grande perche*, 1991
- 18h: *Claude Goretta de Dominique Rivaz*, 2012
- 20h: *Nice Time*, 1957 et *Micheline, six enfants, allée des Jonquilles*, 1967
- 22h: *Le Jour des noces*, 1971

SAMEDI 23.02

- 16h: *La Fuite de monsieur Monde*, 2004
- 18h: «La Suisse» (documentaires 1960-1968)
- 20h: *Si le soleil ne revenait pas*, 1987
- 22h: *La Mort de Mario Ricci*, 1982

DIMANCHE 24.02

- 16h et 18h: 1^{re} et 2^e parties
- Les Chemins de l'exil ou les dernières années de Jean-Jacques Rousseau*, 1978
- 20h: *Le Dernier Été*, 1997

Gavillet & Rust: de Aa à Jay-Z

De la Biennale de Venise 2011 à Jay-Z, Gilles Gavillet et David Rust appliquent leur style singulier dans tous les registres culturels. Les deux graphistes reviennent sur un parcours marqué par la sobriété et l'humilité. — Par Joël Vacheron

● GRAPHISME

JEUDI 07.03.13 / 20H
Gavillet & Rust

La Suisse entretient une relation à la fois riche et paradoxale avec le design graphique. Depuis plusieurs décennies, des institutions et des acteurs ont exercé une influence déterminante sur les différents codes définissant les évolutions récentes de cette discipline. Toutefois, à l'instar de la photographie dans les années 1970, le design graphique reste un art moyen dont l'histoire doit être encore écrite. Officialisée en 2001, l'association entre Gilles Gavillet et David Rust occupe déjà une place privilégiée dans le processus de reconnaissance de cette discipline encore trop méconnue.

Leurs premières collaborations remontent à leurs études à l'ECAL. Ils se découvrent une passion commune pour les perspectives inédites offertes par la création typographique : « Nous avons étudié au milieu des années 1990, précisent-ils. Nous faisons partie de cette génération de designers qui a subitement eu des outils typographiques à disposition. Cela ouvrait de nouvelles perspectives. Nous avons très vite compris qu'il existait des espaces dans lesquels nous pouvions développer et faire circuler sans contraintes nos propres signes. » De la généralisation des outils numériques à la reconnaissance du statut d'auteur, en passant par l'influence toujours plus marquée des musiques populaires, de nouvelles perspectives s'offraient aux designers. Une rupture s'était opérée avec les agences et les bureaux de graphisme classiques.

Peter Saville, Neville Brody ou Tomato en Grande-Bretagne, Cornel Windlin à Zurich, des précurseurs avaient démontré qu'il était désormais possible de développer une démarche à la fois originale et autonome. À ce titre, Gavillet & Rust se souviennent de ce workshop donné par M/M à une époque où Internet était encore balbutiant. « Ils nous avaient parlé du caractère viral des signes typographiques, de leur aptitude à se disperser de manière incontrôlée, sans se limiter à un contexte ou un support précis. » C'est dans cette effervescence qu'ils lancent Optimo, une des premières plates-formes de distribution de polices en ligne inaugurée en 1998.

Publication et enseignement

En officialisant leur collaboration en 2001, ils ont cherché à s'inscrire dans le domaine culturel à travers des projets touchant principalement à la création d'identités visuelles et au design editorial. Ils ne tardent pas à proposer un style transparent singulier dans le paysage helvétique grâce à des projets comme le club Cargo durant l'expo.02 ou leur collaboration avec Lionel Bovier dans l'aventure de JRP | Ringier. Les standards de qualité imposés par la maison d'édition doivent énormément au travail de direction artistique de Gavillet & Rust. Durant ces dix dernières années, ils ont en effet supervisé la réalisation de la majeure partie des publications qui composent cet impressionnant catalogue de plus de 500 titres. Ce travail colossal a été rendu possible grâce à la mise en place d'un vaste réseau de designers qu'ils peuvent solliciter en fonction des artistes ou des lieux où se déroulent les expositions. Cette proximité avec les arts contemporains a largement nourri leur inspiration. C'est le cas par exemple de la relation de confiance qui les lie avec des artistes comme Fabrice Gygi ou Valentin Carron : « Éditeurs, artistes ou directeurs artistiques, nous avons grandi ensemble, en apprenant nos métiers par la pratique. »

Gavillet & Rust se consacrent également à l'enseignement et restent attentifs à la réappropriation des signes par les nouvelles générations : « Notre parcours a été marqué par des rencontres décisives. Nous espérons jouer ce rôle auprès de certains étudiants, comme c'est le cas de Vincent Devaud qui fait désormais partie du studio. » Sous leurs airs sobres, ils privilégient l'audace dans une discipline qui semble être toujours plus retranchée dans ses frontières. Durant les années 1950 ou 1960, un studio travaillait indifféremment pour un musée ou une marque d'ampoules. Cette perméabilité est de plus en plus rare dans des stratégies de marketing reléguant souvent les graphistes au rôle d'exécutant. Mais ils restent confiants quant aux perspectives qui s'offrent aux designers. À l'instar de Max Bill, un de leurs inspirateurs, ils sont prêts à mener encore très loin leur penchant pour la transversalité. ■



Couvercle du catalogue général JRP|Ringier, 2010. Artiste : Scott King. © Olivier Pasqual

Joël Vacheron est un journaliste indépendant basé à Londres.



Olivier Cadiot et Rodolphe Burger. © Simon Letellier

De l'art de faire danser les fantômes

Projet éminemment romantique, partir en voyage à la recherche d'une langue, *Psychopharmaka* dessine une géographie dansante et germanophone. Imaginé par Olivier Cadiot et Rodolphe Burger, ce concert est également l'autobiographie d'une longue amitié et collaboration artistique... au gré des souvenirs.

— Par Marion Siéfert

• MUSIQUE

MARDI 26 ET
MERCREDI 27.02.13 / 20 H
Rodolphe Burger
& Olivier Cadiot
Psychopharmaka

Invités:
Stephan Eicher
le mardi 26 février /
Anna Aaron
le mercredi 27 février

Ce projet est à découvrir
dans deux autres versions
à la Gaîté Lyrique (14.02.13)
et à la Bibliothèque nationale
de France (22-23.02.13).

On le sait mieux depuis Proust : un voyage peut commencer par une rêverie sur les noms et les potentialités associatives qu'ils abritent. Voyager, c'est donc aussi se laisser envahir par la nostalgie d'un pays que l'on n'a jamais connu mais qui peuple notre imaginaire, laisser affleurer des fragments de récits, se représenter un pays sonore. Les pérégrinations musicales des complices Olivier Cadiot et Rodolphe Burger, dans le concert *Psychopharmaka*, se laissent guider par des évocations et des réminiscences lovées au creux d'une langue méconnue en France, l'allemand, ainsi que ses dialectes. À eux deux, ils dessinent la carte du tendre d'un territoire hanté par des souvenirs, individuels ou collectifs, véhiculés par une langue dont ils veulent faire entendre une douceur trop rarement perçue.

Dévidant le fil d'une amitié jalonnée de nombreuses collaborations, dans *Psychopharmaka*, Olivier Cadiot et Rodolphe Burger laissent transparaître l'autoportrait d'une recherche commune, riche de plusieurs expérimentations musicales, littéraires et théâtrales, qui ne se laisse pas réduire au couple habituel parolier/compositeur. Le premier est écrivain, poète, dramaturge et a, dès ses débuts en littérature, affûté ses textes pour en faire une matière sonore et musicale, cherchant ainsi

à « produire du lyrisme par d'autres moyens ». Le second est musicien, guitariste et chanteur et a notamment sévi au sein du groupe Kat Onoma, avant de se lancer dans une carrière solo, de cultiver les compagnonnages artistiques (avec Alain Bashung, Françoise Hardy, Jacques Higelin, Jeanne Balibar, Erik Truffaz, James « Blood » Ulmer et d'autres encore) et de dynamiter les formats : il expérimente ainsi les concerts dessinés avec le couple de dessinateurs Dupuy & Berberian et avec l'écrivain Pierre Alferi les ciné-concerts. Si Olivier Cadiot a fait ses premiers pas en littérature en arpantant les territoires du *cut-up*, époussetant les livres de grammaire et faisant ses classes dans les arcanes de la langue (notamment dans *L'Art poétique*), il a finalement dédié ses jeux poétiques à la musique : Pascal Dusapin, Georges Aperghis, Benoît Delbecq et surtout Rodolphe Burger et son groupe Kat Onoma, pour lequel il signe la chanson éponyme de l'album *Cheval-mouvement*. Les deux complices se sont retrouvés sur d'autres projets, au théâtre, notamment pour la mise en scène d'*Un nid pour quoi faire* (2010), avec Ludovic Lagarde, qui depuis la pièce *Sœurs et Frères* (1993) adapte les écrits d'Olivier Cadiot à la scène (du monologue du *Colonel des zouaves* au *Mage en été*).

Psychopharmaka est le troisième opus d'une recherche entamée en 1999 avec l'album *On n'est pas indiens c'est dommage*. Olivier Cadiot et Rodolphe Burger avaient parcouru une vallée des Vosges autour de Sainte-Marie-aux-Mines (ville dont Rodolphe Burger est originaire) où l'on parle le welche, dialecte roman en voie de disparition. Si la méthode de collecte est ethnographique, il s'agit pour les deux amis de remettre à l'ouvrage une question inépuisable, celle des rapports entre langage et musique pour s'approprier une autre façon de faire de la chanson. Ainsi, le disque *Hôtel Robinson* (2002) fait d'un voyage au large de Roscoff une échappée temporelle, où les chants de la chorale locale s'entrechoquent avec les voix de Gilles Deleuze et de Jack Spicer.

Psychopharmaka est un concert qui ressemblerait à une lettre d'amour à la langue allemande, faite de mots découpés et pris dans des archives, des films, entendus au détour de la route, assemblés selon une logique dispersive. Ce sont surtout les routes suisses allemandes que les deux compères ont empruntées, au long desquelles ils ont rencontré des artistes, leurs parents, leurs amis ou des anonymes, qui ont apporté à leur recherche initiale la richesse de mille et une particularités des dialectes suisses allemands. Pour Rodolphe Burger, l'allemand est une langue familière, mais qu'il a mis du temps à aimer, puis qu'il a découverte grâce à la musique. Olivier Cadiot l'a apprise comme une langue étrangère qui devient peu à peu proche, au gré des séjours en Allemagne et des lectures. Dans le concert, on croise la voix affectée et mélancolique de Paul Celan, les inflexions tendres de Bruno Ganz dans le film *Kaspar Hauser* de Werner Herzog, les *Lieder* du *Winterreise* de Schubert, des extraits de textes du poète dada Raoul Hausmann, la voix de Sergiu Celibidache et celle de Kurt Schwitters en train de répéter la *Neuvième* de Bruckner, les douces intonations du Suisse-Allemand, Kraftwerk, la chanson « Da da da ich lieb' dich nicht du liebst mich nicht aha aha », les beats électro de la scène berlinoise, en écho aux cloches de Bâle et aux ronflements des moteurs d'une Jaguar.

Loin de donner un récital de voix d'outre-tombe et d'archives, Olivier Cadiot aux samples et à la voix et Rodolphe Burger à la guitare et au chant – rejoins par Stephan Eicher et Anna Aaron au Centre culturel suisse – bâtiennent un projet romantique qui conjugue utopie esthétique et projet de vie. Romantique dans le sens du premier romantisme allemand (rendre l'existence et la société poétiques), ce projet de vie alternatif prend comme point de départ la figure de Kaspar Hauser, cet orphelin de l'Europe, dont le langage reste à construire. Romantique aussi dans la logique discursive, si propre aux rencontres de voyage et aux vagabondages de l'imagination et des rêves. Il y a peu de mélancolie dans *Psychopharmaka*; il s'agit plutôt de se demander comment faire danser les fantômes.

À bien y regarder, il y a quelque chose de l'ordre de l'apparition spectrale dans le fait de convoquer ainsi les archives. Mais comment peut-on rêver autour d'une langue, la rendre agissante et l'utiliser à ses propres fins... un peu comme un *Psychopharmaka* (psychotrope en allemand) ? « Ich mache mir eine kleine Erleichterung » (« Je m'accorde une petite détente ») : c'est avec cette phrase de Nietzsche tirée du texte d'Olivier Cadiot, *Un mage en été*, que le spectacle commence. Lue au micro, la phrase est ensuite enregistrée, répétée et est l'occasion d'une réverie poétique. D'abord présence immédiate, la voix d'Olivier Cadiot est ainsi distanciée, elle devient une rémanence du passé et endosse un rôle musical par l'usage du sample. Comme une lampe d'Aladin, la boîte à sampler fait surgir des fantômes d'un autre temps et les confronte au présent de la performance. Archives et citations sont impliquées dans un projet qui engage les corps. Dès lors, il faut danser.

C'est donc la musique qui va chercher à accomplir ce bond corporel : mettre les archives en mouvement, réveiller les voix du passé, quitte à leur faire dire parfois autre chose. Ainsi, au vers de Paul Celan « Es sind / noch Lieder zu singen jenseits / der Menschen » (« Il y a / encore des chants à chanter / au-delà des hommes »), répond l'exclamation de la chanteuse Anna Aaron (« Sing mir ein neues Lied! » / « Chante-moi autre chose ! »), accompagnée des rythmes électroniques récoltés dans les clubs berlinois.

Voyer avec *Psychopharmaka*, c'est donc s'autoriser un road-movie aux consonances allemandes, mais aussi plonger dans ses propres souvenirs qui s'étoilent en une vision kaléidoscopique de vibrations sonores. Lorsque le rythme des souvenirs donne le *beat* à la pulsation des corps, ce n'est pas une danse macabre qui fait s'agiter archives, souvenirs et références artistiques, mais un bal mené par une langue dont on ignore trop souvent les nuances, afin de vivre une expérience radicale de déterritorialisation. ■

Marion Siéfert est normalienne. Elle est rédactrice pour le Festival d'Avignon et se forme au jeu d'acteur et à la mise en scène.

« Chante-moi autre chose ! »



Images prises par Rodolphe Burger lors du road movie *Psychopharmaka* en Suisse Alémanique. © Rodolphe Burger



Denis Maillefer à gauche et Bastien Semenzato à droite. © Catherine Monney

Denis Maillefer, l'amour au fond du court

Le metteur en scène vaudois monte *In Love with Federer*, ode à un artiste « de la balle », qui consume sur le terrain de jeu toute la puissance de l'instant. Explications, en amont d'une tournée romande entrecoupée d'un passage printanier à Paris. — Par Cécile Dalla Torre

● THÉÂTRE

MERCREDI 27, JEUDI 28 ET
VENDREDI 29.03.13 / 20H
Théâtre en Flammes /
Denis Maillefer
In Love with Federer

On cherche, on ne trouve pas. Qui en Suisse pourrait incarner mieux que Denis Maillefer l'essence même d'un théâtre romand ? Lui qui voulait « brûler les planches » avec une bande de copains, dont le scénographe Massimo Furlan, lançant son Théâtre en Flammes il y a plus de vingt ans. Au rythme dépassant une mise en scène par an, forcément, on imagine l'énergie déployée. Cadence folle ?

La question du temps, précisément, titille l'artiste. « À l'époque, on pouvait s'improviser des séances de travail du jour au lendemain. Maintenant, on cale des rendez-vous, on se fait des bidules par courriel. Le calendrier s'apprehende autrement. » En filigrane, sa langoureuse *Cerisaie*, remontée en 2012, évoquait le lien au présent, au futur, à l'immédiateté. Et la jouissance dans tous les sens du terme, par la voix des personnages anachroniques, très égoïstes et autocentrés de Tchekhov, résume Denis Maillefer d'une pièce à laquelle il ne se lasse pas de s'atteler – et dont on n'a pas manqué de se délecter –, injectant une esthétique subtilement contemporaine dans une mise en scène

à son sens pourtant assez traditionnelle. « Je suis un peu classique en Suisse : je ne déconstruis pas le texte ni les écritures de plateau, ce n'est pas ma culture. »

Le rapport au temps est l'une des questions centrales de nos sociétés contemporaines, avance celui qui n'a pas encore trouvé les précieuses minutes pour lire un récent article du *Monde* sur le sujet. « On se plaint tous d'être surbookés, en termes fatalistes, révolutionnaires, scandalisés. Ou on subit son sort dans une profonde inconscience. L'e-mail finit par être considéré comme un obstacle. »

Absence de direct

Entre *La Cerisaie* et *In Love with Federer*, en phase de création avant de tourner à Genève, Paris, Sierre et Lausanne, il existe bel et bien des correspondances secrètes. L'instant présent évacué par la communication via sms et e-mail pose la question de l'absence de direct. D'où une imbrication patente entre le tennis et l'art dramatique, dont se saisit le metteur en scène qui aurait tout aussi bien pu se frotter au journalisme – sportif, on s'en doutait –, s'il n'avait jeté son dévolu, très jeune, sur l'univers des planches.

Logique donc de mettre les deux disciplines en parallèle ? Alors que le théâtre propose du direct, le sport est aussi la dernière activité qui se vit instantanément. La presse ne raconte plus les matchs que l'on peut suivre

de visu, déplore Maillefer, qui dévorait tout ce qui avait trait au « sport comme manière d'être un récit sur le monde ».

Le récit, au sens premier, fonde la démarche du metteur en scène, qu'il émane d'un texte théâtral ou pas : « Une assez belle forme de théâtre archaïque » à ses yeux. Les romans l'ont souvent inspiré, y compris des formes novatrices rapéçant des poèmes à la suite. À l'image de *Seule la mer* de l'Israélien Amos Oz (qu'il montera en 2014), où des gens se racontent, et qui vient de lui faire gagner un concours de projets suisses romands (Label +).

En amoureux de la langue, Maillefer fait feu de tout bois littéraire. Avec l'art et la manière peut-être d'un Joël Pommerat, dont il apprécie particulièrement le travail. Sa *Bérénice*, créée en 2000 à Lausanne, il pourrait sans forfanterie excessive la ranger dans la même famille artistique. Sous forme d'une autofiction opérant sur la langue, *In Love with Federer* racontera aussi un intime, celui de Denis Maillefer et de Bastien Semenzato, ses deux protagonistes sur scène, tout en louant poétiquement les talents du tennisman.

S'affranchir du planning

Au fait, Denis Maillefer, pratiquez-vous le tennis ? « Non, et c'est tellement difficile ! » Un sport qui nécessite en plus de prendre rendez-vous, auquel il préfère le badminton, en tandem avec son fils. Sans omettre de mentionner que le tennis professionnel, lui, s'affranchit paradoxalement du planning. « Les finales et les premiers matchs sont fixés, mais on ne sait pas combien de temps ça dure. On ne peut donc jamais rien prévoir. »

Après ce rendez-vous lausannois au Café du Simplon où Denis Maillefer nous a livré ses intentions – jour de finale des Masters qu'il entend bien suivre après quelques coups de fil pour discuter de la tactique à aborder ! –, il enfourchera son vélo, fidèle compagnon de route, qu'il emprunte, lui, à loisir. Il embarque souvent l'engin dans le train et rallie ainsi en quelques minutes, au sortir de la gare de Sierre, le Théâtre Les Halles, qu'il codirige désormais avec son jeune acolyte Alexandre Doublet. Le plus expérimenté du duo de metteurs en scène, pas encore quinqua, mais néanmoins clairvoyant, a pris la direction bicéphale d'une salle, en sachant trouver des parades : le mi-temps. De quoi poursuivre sa ligne de mire artistique tout en menant une passionnante aventure là où la curiosité d'un public valaisan ne demande qu'à être attisée.

« Le plein m'effraie »

Pour un directeur de compagnie soutenu par la ville de Lausanne, diriger un théâtre est une expérience stabilisante et tout aussi déstabilisante, en ce sens que la nouveauté et la charge de travail en cause riment avec un changement de rythme professionnel. « Le vide ne m'a jamais vraiment stressé, c'est plutôt le plein qui m'effraie. »

Faute de temps, ce n'est pas lui qui aidera Aline Papin à camoufler sa nudité par la mousse sensuelle d'une vraie baignoire, aux contours érotiques dessinés par Albert Cohen dans un légendaire monologue tiré de *Belle du Seigneur*. À la veille d'une 151^e représentation d'*Ariane dans son bain* – dans un contexte genevois inédit, à la demande de la maison de retraite du Petit-Lancy –, Maillefer se réjouit de cette « mission citoyenne » jouant le jeu d'un théâtre populaire.

Partie d'une plaisanterie avec l'une de ses comédiennes fétiches, la pièce créée en France pour la scène nationale d'Aubusson, avec qui il collabore régulièrement, « fait flasher la poignée de chanceux qui l'ont

*La Cerisaie*. © Catherine Monney

vue », – dont le public parisien du Festival Extra Ball au CCS –, à savoir six à huit spectateurs par représentation en moyenne. Taille des salles de bain des particuliers qui l'accueillent chez eux oblige.

Définitivement romantique

Pour conjurer l'abondance, Denis Maillefer trouve aussi d'ingénieux subterfuges. « En ce moment, j'aime travailler dans les trains. » Là, il puise toute sa concentration, à l'abri des courriels, dépourvu de smartphone. Il y est

nulle part, voyant sa journée bouger même quand il estime n'en avoir rien tiré. « Le problème, c'est qu'en Suisse, les distances ne sont pas assez grandes ! L'idéal, c'est

de monter dans le train pour Saint-Gall, soit quatre heures de trajet ! »

Le chemin de fer a ce goût suranné et définitivement romantique, tel le metteur en scène qui s'est amouraché de la présence poétique de Federer et de la beauté de son geste. Remballons notre hâte de nous émouvoir du fruit de ses cogitations nomades, qu'il espère tout sauf « gnangnan » et un brin « innovant ». Quant à « l'artiste » qui manie la balle, qui sait s'il se laissera prendre dans le filet de sentiments amoureusement tissé par ses groupies ? Quoi qu'il en soit, Denis Maillefer lui voue un amour inconditionnel. Et à l'entendre, le mythe n'est pas près de s'éteindre. ■

Cécile Dalla Torre est journaliste culturelle, rubrique théâtre/danse, au quotidien *Le Courrier*.

MAILLEFER VERSUS FEDERER

« Je l'appelle toujours Federer, jamais Roger comme si je le connaissais », confie Denis Maillefer. Une muraille entoure le Balois, qu'il n'a jamais rencontré, ni même vu jouer en live durant ces dernières années où sa passion pour l'athlète est pourtant allée crescendo. Et si Federer n'avait pas été suisse ? Admirant quelques skieurs helvétiques, Maillefer avoue s'être toujours plutôt intéressé au style qu'à la nation, sans pour autant nier le plaisir de voir des compatriotes remporter une victoire. « Le plus fascinant, c'est son unicité, qui répond à ce que l'on peut attendre de la Suisse, très bien faite et polie. Et en même temps, il exerce un acte de pure création spontanée à chacun de ses gestes, ce qui est nettement moins suisse ! » Et d'évoquer cette phrase qu'il aime, tirée d'un article du *Temps* lorsque le tennisman a gagné Roland-Garros : « Et peu à peu, nous avons aimé les têtes qui dépassent. » ■

La Nuit juste avant les forêts

Onze ans après leur première confrontation avec *La Nuit juste avant les forêts*, le metteur en scène Lorenzo Malaguerra et le comédien Olivier Yglesias, tous les deux suisses, proposent une nouvelle approche de cette œuvre majeure de Bernard-Marie Koltès. — Par Jean-Pierre Han

● THÉÂTRE

MERCREDI 20 ET
JEUDI 21.03.13 / 20H30

Lorenzo Malaguerra
La Nuit juste avant les forêts de Bernard-Marie Koltès

■ On ne sort jamais tout à fait indemne de la lecture et *a fortiori* d'une représentation d'une pièce de Bernard-Marie Koltès. Metteurs en scène et comédiens, qui ont eu le privilège et la chance de travailler sur un des textes de l'auteur, en savent quelque chose. Ils n'ont qu'une hâte : y revenir. Ce qu'ont pratiquement fait tous les metteurs en scène qui l'ont monté, qu'il s'agisse de Patrice Chéreau, de Bruno Boëglin ou encore de Catherine Marnas en France. Lorenzo Malaguerra n'échappe pas à cette règle, et l'on ne peut, en voyant sa dernière mise en scène de *La Nuit juste avant les forêts*, que s'en réjouir. Il fait

d'ailleurs encore mieux que ses « collègues », puisqu'il reprend très exactement la même pièce plus de dix ans après l'avoir créée avec succès. C'était en 2001 : Lorenzo Malaguerra était alors un jeune homme d'à peine une trentaine d'années, à peu près comme son interprète Olivier Yglesias. Un duo qui avait, à quelques années près, le même âge que Bernard-Marie Koltès lorsqu'il écrivit *La Nuit juste avant les forêts*... Une concordance

«Le texte... est une partition musicale»

qui tombait plutôt bien, tant la pièce possède une vigueur et une pression internes propres à la jeunesse et qui ne cessent de s'exprimer à travers le corps et le souffle du personnage unique et sans nom, lequel est comme saisi dans un mouvement de fuite infinie, même s'il reste là, immobile, sur le plateau du théâtre, offert au regard des spectateurs. Rappelons qu'avant d'en venir à l'écriture théâtrale avec *La Nuit juste avant les forêts* et *Sallinger*, sa première « grande » pièce composée à la même époque, Bernard-Marie Koltès avait écrit un roman, *La Fuite à cheval très loin dans la ville*, un titre annonçant on ne peut plus clairement l'une des thématiques principales de toute son œuvre, celle d'une fuite éperdue, réelle ou symbolique, du personnage principal au cœur d'un monde auquel il ne parvient pas à adhérer.

En 2001, Lorenzo Malaguerra et Olivier Yglesias, jeunes gens déjà riches d'une solide expérience théâtrale, s'étaient emparés de *La Nuit juste avant les forêts* de cet autre jeune homme, Koltès, dans le béton de la Halle 52 Artamis à Genève. Le spectacle avait marqué les esprits, puis les deux compères avaient poursuivi leurs trajectoires personnelles, toutes deux théâtralement très fécondes. Lorenzo

Malaguerra se retrouvant nommé en 2009 à la direction du Théâtre du Crochetan à Monthey

dans le canton du Valais, non sans avoir retrouvé Koltès, mais en tant qu'interprète cette fois-ci, dans *Quai Ouest*, mis en scène par Julien George.

Il faut croire que la parole forte et obsédante de Koltès a continué à travailler en eux, au plus profond de leur être. Lorenzo Malaguerra et Olivier Yglesias se sont donc retrouvés dix ans plus tard dans les mêmes rôles, devant la même partition : sans doute en avaient-ils une véritable et authentique nécessité. Dix ans et la volonté de restituer une parole, une langue qui nous ont marqué à jamais et dont nous continuons à garder les traces. Mais précisons immédiatement que revenir à la parole de *La Nuit juste avant les forêts* ne signifie en aucune manière que le spectacle d'aujourd'hui est une reprise ; c'est au contraire une nouvelle approche, dans un nouveau rapport, une deuxième version de deux artistes face à un texte inouï. Et cette deuxième version va à l'essentiel, sans floriture, au plus près encore peut-être de ce qu'appelait de ses vœux l'auteur lui-même qui avait mis en scène son propre texte en 1977 au festival off d'Avignon. Il n'y a plus rien sur le plateau sinon une chaise sur laquelle vient s'asseoir le comédien, personnage sans nom, venu lancer son adresse au spectateur, à cet autre qu'il ne cesse d'interpeller, d'un seul tenant, d'une seule coulée, sans ponctuation majeure, dans une seule phrase de soixante-trois pages. Car le texte de Bernard-Marie Koltès est une partition musicale avec ses thèmes et ses motifs, ses temps forts et ses respirations. Et comme dans une partition musicale, précisément, les thèmes et les motifs reviennent, se chevauchent, nous emmenant dans une sorte d'épopée dévoilant le monde d'aujourd'hui dans sa trivialité la plus abrupte, mais sans misérabilisme, ni pathos, des traits d'humour apparaissant même. Koltès ébauche tous les thèmes que l'on retrouvera dans son œuvre ; il est déjà là, tout entier.

Et Olivier Yglesias est l'interprète, au vrai sens du terme, parfait, de cette partition savante. Il le fait avec une maîtrise, une précision presque chirurgicale, et une force de conviction qui ne peut qu'emporter notre adhésion et nous bouleverser. ■

Jean-Pierre Han est journaliste et critique dramatique. Il a créé et dirige la revue *Frictions, théâtres-écritures*. Il est rédacteur en chef des *Lettres françaises*.



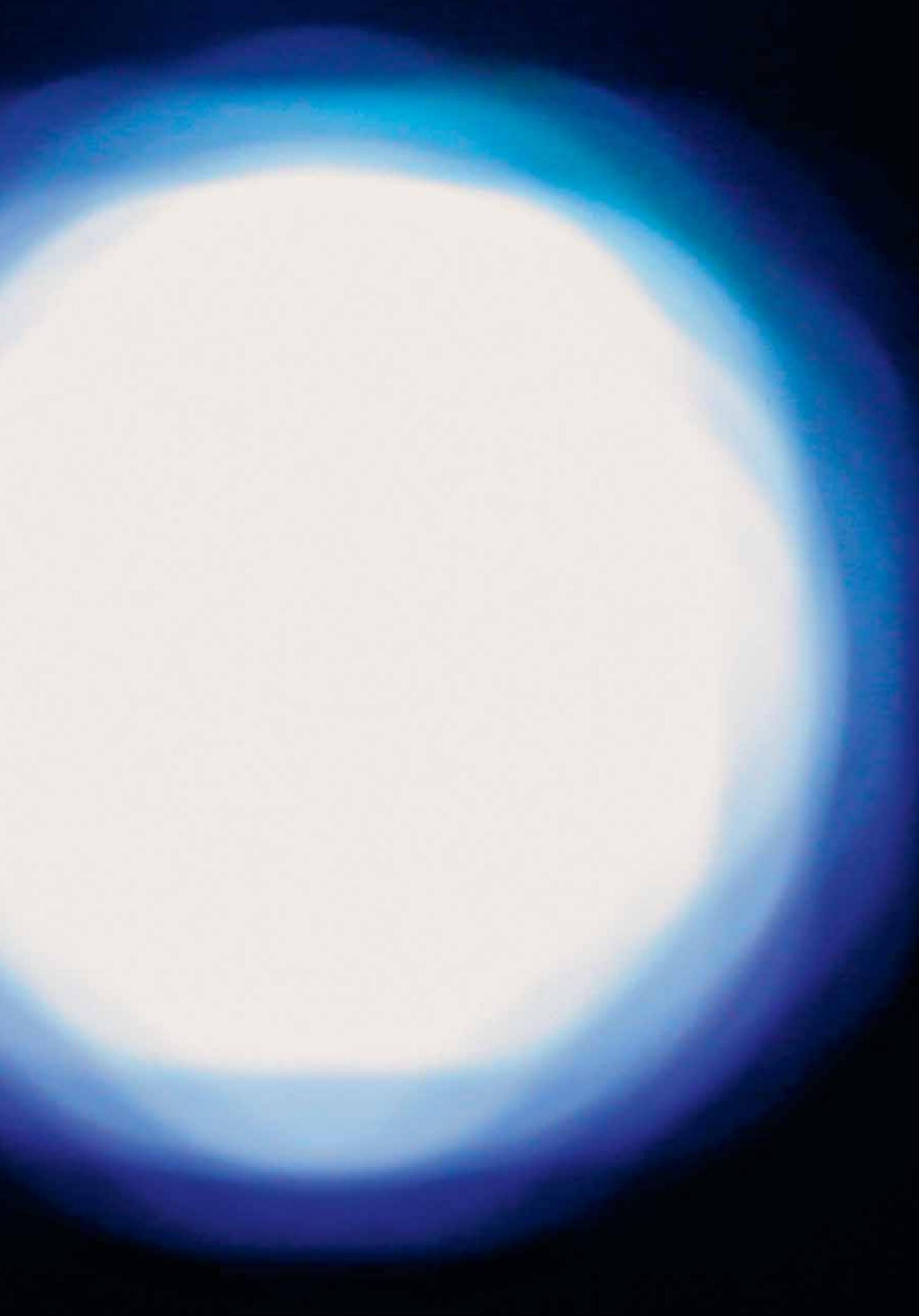
Olivier Yglesias. © Carole Parodi



Florian Graf, *Ghost Light Light House*, 2012

Normalement, un phare (en anglais *light house*) est une « haute tour élevée sur une côte ou un îlot, munie à son sommet d'un fanal qui guide la marche des navires pendant la nuit » (le Petit Robert 1). Florian Graf, lui, a bâti un phare flottant, l'a habité et a navigué sur le Lac de Constance, traversant ainsi au gré des vents et des courants les frontières entre l'Allemagne, la Suisse et l'Autriche. Cette action « sculpturale » a été documentée par des photographies et une installation vidéo.





D'une esthétique de la réversibilité

Valentin Carron fonde un art de la sculpture à la lisière du traditionnel, du minimalisme et du factice, comme autant d'occasions de réveiller le goût, l'idéologie et les non-dits tapis dans les formes les plus anodines.

— Par Julien Fronsacq

• ÉVÉNEMENT

JEUDI 04.04.13 / 20 H

Valentin Carron

Invités : l'écrivain **Julien Maret**,
le musicien **Francisco Meirino**
et le plasticien **Balthazar Lovay**

■ D'un ours digne d'un casino californien à une colonne torse monumentale en passant par une housse de pneu quatre roues motrices ou une lanterne de brasserie, Valentin Carron déploie un vocabulaire « régional », qu'il soit issu des Alpes suisses ou du Midwest américain. Il révèle ainsi de quoi ce folklore traditionnel ou contemporain est le désir. Plutôt que de thématiser sa soirée, Valentin Carron a décidé d'inviter trois amis. Il y a quelques années, en 2008, l'artiste avait signé une exposition collective au CCS, un portrait en creux comme autant d'occasions de découvrir l'artiste et certains de ses amis (David Hominal, Balthazar Lovay,



Valentin Carron, sans titre, 2012

Fabian Marti). Il a décidé une nouvelle fois de convier des proches pour une soirée mêlant projections, lectures et performances alors même qu'il se trouve en pleine préparation de son pavillon vénitien. Les Alpes, Paris et Venise ne sont pas les seuls points communs entre Valentin Carron et le peintre Hubert Robert (1733-1808). Les Alpes ont nourri le goût parisien pour le pittoresque au point que l'aménagement des Buttes-Chaumont à la fin du XIX^e siècle s'est élaboré autour d'une montagne artificielle surmontée d'un temple classique. Sous la main d'Hubert Robert, l'antique Tivoli ou l'Arcadie et le mont Lycée sont aussi escarpés que des sommets alpins et la hutte d'un poète spartiate évoque une cabane d'un berger valaisan (cf. Vernes, *Le Chalet infidèle ou les Dérives d'une architecture vertueuse et de son paysage de rêve*, 2006). Valentin Carron ne cesse d'explorer les relations entre paysage édénique et néo-classicisme, réalisme et artifice. En 2001, il fragilise la neutralité d'un espace d'exposition en présentant une pergola similaire à celle d'une terrasse de pizzéria ou à celle que Le Corbusier s'était efforcé d'effacer pour la reproduction de sa Villa Turque (La Chaux-de-Fonds) dans la revue *L'Esprit nouveau*. Valentin Carron fonde alors un art de la sculpture à la lisière du traditionnel, du minimalisme et du factice, comme autant d'occasions de réveiller le goût, l'idéologie et les non-dits tapis dans les formes les plus anodines.

Dans son exploration, Valentin Carron a répliqué en 2010 (notamment au Palais de Tokyo) des sculptures – simultanément élémentaires et étranges – qui agrémentent les ronds-points et les zones piétonnes de l'arc lémanique. Que ces formes, anonymes et signées, soient autant de partitions à interpréter ou d'instruments avec lesquels improviser, Valentin Carron les emprunte afin d'éprouver ce qu'elles disent, irréductibles, ou ce qu'il peut leur faire dire. Comme pour toute sculpture engageant l'expérience du spectateur, il y est question d'adresse autant que de la construction d'un entourage imaginaire d'artistes qu'il côtoie par procuration.

Nous ne pouvons être surpris que Valentin Carron, enclin à l'appropriation, ait conçu une soirée sur le principe d'invitations. Ses tactiques s'apparenteraient à celles de Fernando Pessoa ayant conçu une œuvre polyphonique aux nombreux hétéronymes fictifs dont il accumulait les vraies fausses lettres reçues par voie postale ou non envoyées, les textes publiés ou manuscrits inachevés. En une formidable malle posthume, l'écrivain fait alors se côtoyer toutes les voies qui l'habitent, tant les proches que les contraires. De la même manière, Valentin Carron mêle tableau et architecture, crêpis et vitrail, mobilier et sculpture urbaine, faux béton et peinture expressive, folklore et poésie, parodie et expression de soi.

Pour comprendre cet éclectisme, on peut revenir cette fois vers un contemporain du poète portugais, le peintre italien De Chirico.

Il n'est pas étonnant que ce soit par la fiction que le peintre italien s'exprime, en l'occurrence par l'intermédiaire d'un personnage, Hebdomeros, s'adressant à ses amis : « Quand vous avez trouvé un signe, tournez-le et retournez-le de tous les côtés ; voyez-le de face et de profil, de trois quarts et en raccourci ; faites-le disparaître et remarquez quelle forme prend à sa place le souvenir de son aspect ; voyez de quel côté il ressemble au cheval et de quel autre à la moulure de votre plafond [...] ». Entre intérieur et extérieur, ornement fixe et sujet en mouvement, réalisme et magie, ce système de correspondances fait écho à l'incroyable esthétique de la réversibilité qu'élabore si singulièrement l'artiste Valentin Carron. ■

Julien Fronsacq est curateur au Palais de Tokyo.



© Simon Letellier

Zoé, une maison d'édition qui danse dans les marges

Crée à Genève en 1975, cette petite structure a su se profiler sur la place française, grâce à un travail de longue haleine. — Par Isabelle Rüf

• LITTÉRATURE

MARDI 09 ET MERCREDI
10.04.13 / 20 H
Carte blanche
aux éditions Zoé

En 1975, à Genève, en pleine effervescence soixante-huitarde, quatre femmes lancent leur maison d'édition. Elles lui donnent un nom énergique, Zoé, la vie, publient des textes militants, parmi lesquels les *Reportages en Suisse* du journaliste Nicolas Meienberg feront date. Après quelques années d'artisanat engagé, Marlyse Pietri reste seule à la barre. Zoé se professionnalise et se constitue une image de qualité littéraire grâce à une politique d'auteurs exigeante. Une de ses fiertés : la fidélité à un écrivain aussi singulier que Jean-Marc Lovay. La maison se signale aussi par les traductions d'auteurs de Suisse alémanique. Parmi eux, Gerhard Meier, dont la trilogie – *L'Île des morts*, *Borodino*, *La Ballade de la neige* – est une révélation. Matthias Zschokke, un autre auteur-phare, dont Zoé suit la carrière depuis Max, en 1988, premier prix Walser. C'est aussi cet auteur qui a ouvert à l'édition suisse la porte des prix littéraires français, en remportant le Femina étranger 2009 avec *Maurice à la poule*.

Un succès significatif : pour un éditeur de Suisse romande, il est vital de franchir la frontière et de s'imposer auprès des libraires, des médias et des jurés de France, et surtout de Paris. Un long travail auquel Marlyse Pietri a consacré beaucoup de temps et d'énergie, avec l'appui d'Harmonia Mundi, son diffuseur depuis 1992. Un de ses fers de lance dans cette conquête a été – et reste – l'œuvre de Robert Walser. La faveur dont jouit cet

auteur secret a permis à Zoé de faire connaître son catalogue, qui comprend plusieurs traductions de Walser, – les troublants *Microgrammes*, la poésie, ainsi que, tout récemment, un gros volume de sa correspondance de 1897 à 1949. L'essai magistral de Peter Utz, *Danser dans les marges*, marque une étape dans la réception de Walser en France. Le succès tardif de Nicolas Bouvier a aussi favorisé la diffusion du catalogue de Zoé, où l'on trouve les merveilleux poèmes du Genevois, *Le Dehors et le Dedans*, ainsi que sa *Correspondance des routes croisées* avec son ami et compagnon de route, le peintre Thierry Vernet.

Mais Zoé n'a pas restreint son catalogue à la littérature nationale, pourtant riche, avec ses quatre langues ! La collection Écrits d'ailleurs propose des ouvrages traduits de l'anglais. Leurs auteurs ont en commun d'avoir une double culture et un sens aigu du métissage de la langue. Parmi eux, le Somalien Nuruddin Farah, le Sud-Africain Ivan Vladislavic, la Libérienne Helene Cooper, l'Indienne Githa Hariharan et la grande nouvelliste jamaïcaine Olive Senior. Au rayon étranger, on trouve encore des « Classiques du monde », textes fondateurs traduits pour la première fois : le dernier paru, *Hanna*, rassemble trois récits de Minna Canth, femme de lettres et féministe finlandaise (1844-1897).

En 2011, trente-six ans après la création de la maison d'édition, tout en gardant le soin du domaine allemand et de quelques-uns de ses auteurs, Marlyse Pietri passe les rênes de Zoé à Caroline Coutau. Le problème épique de la continuité se trouve heureusement résolu par l'arrivée de cette jeune éditrice expérimentée.

MARDI 09.04.13 / 20 H

Lecture d'extraits
de *39 rue de Berne* de Max Lobe
et d'*Éclairs de chaleur* d'Olive Senior
par le collectif Findemoi.
Mise en scène : Benoît Blampain.
En présence de Max Lobe.

MERCREDI 10.04.13 / 20 H

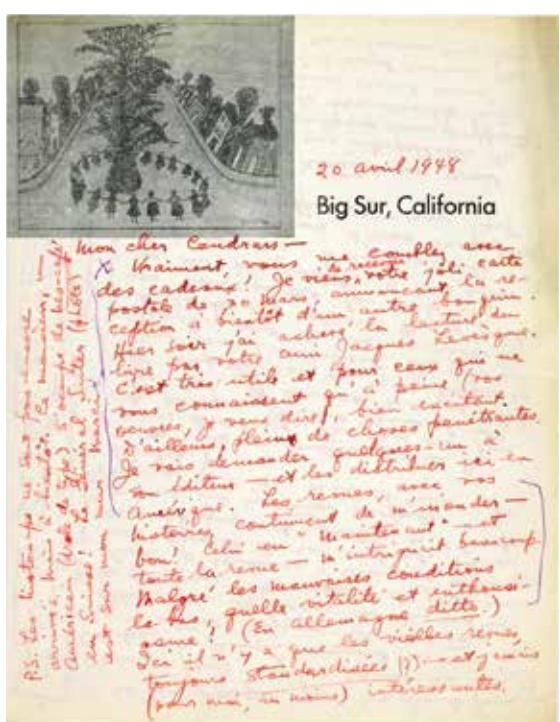
Lecture des lettres
de Blaise Cendrars à Henry Miller
et à Robert Guiette
par le comédien Michel Voita,
pour le lancement de la collection
« Cendrars en toutes lettres ».

DEUX SOIRÉES POUR ZOÉ

Un duo bilingue : Max Lobe – Olive Senior

Dans les nouvelles de la Jamaïcaine Olive Senior, les personnages sont hantés par la couleur de la peau et la texture des cheveux, lisses ou « grainés » : ce sont toujours des marqueurs sociaux. L'indépendance n'a rien changé aux rapports de classe, aux subtils mécanismes d'exclusion, à la précarité. Dans le recueil *Éclairs de chaleur*, seul Ras Justice, le rastafari, figure sombre, charismatique, est capable de transgresser les hiérarchies encore bien vivantes. Il refuse de faire allégeance aux maîtres et conclut une alliance avec un petit garçon malmené. C'est d'ailleurs souvent le point de vue des petits qu'adopte Olive Senior : leurs souffrances et les échappatoires qu'ils inventent sont le reflet de la folie des adultes. L'île est une prison d'où l'on cherche à s'évader pour faire fortune. Mais la vie au nord n'est pas une sinécure et certains reviennent brisés, égarés ou incapables de s'assimiler à nouveau. Olive Senior a l'art de rendre le tragique de ces vies ravagées avec truculence et humour. L'énergie inventive du parler jamaïcain, bien restituée par la traduction, fait écho à la fraîcheur de la langue de Max Lobe.

Ce dernier est originaire du Cameroun. Il a quitté Douala pour faire des études en Suisse. *39 rue de Berne* est son deuxième roman. La rue de Berne, dans le quartier des Pâquis, est un des hauts lieux de la prostitution genevoise. Dipita Rappard a grandi là, chouchou de ces dames. La mère est venue du Cameroun, enrôlée dans un réseau de « danseuses ». Travailleuse du sexe indépendante, elle assume son métier avec bonne humeur. Un mariage blanc lui a assuré le passeport rouge et blanc tant convoité. L'univers de Dipita vacille le jour où sa mère le mène brutallement à son trafic de cocaïne. Par ailleurs, il découvre son homosexualité qu'il finit par vivre assez joyeusement. Jusqu'au jour où la jalouse le pousse au crime. C'est du fond de la prison que Dipita retrace ses souvenirs d'enfance au village du grand-père, dans une langue qui s'amuse avec les proverbes bantous, joue du bassa, la langue de ses ancêtres, tient le chagrin et le pathos à distance par l'humour, la fantaisie et l'inventivité. Dipita vit dans un monde moins dur, plus « suisse » que celui des personnages d'Olive Senior. N'empêche qu'il y a entre les deux approches bien des affinités : rapport libéré à la langue, critique sociale et politique en filigrane, dérision comme arme. Leur rencontre bilingue promet d'être explosive.



Lettre d'Henry Miller à Blaise Cendrars, 20 avril 1948.
© The Henry Miller Estate

La « main amie » de Cendrars

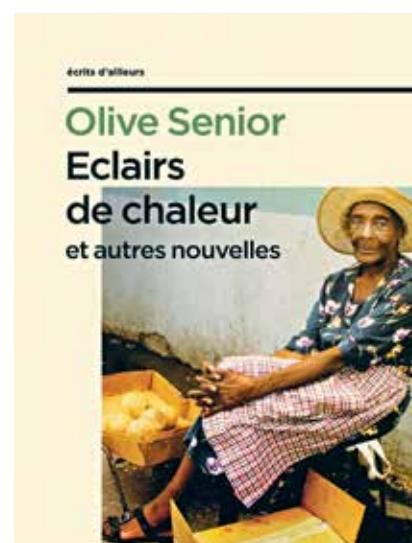
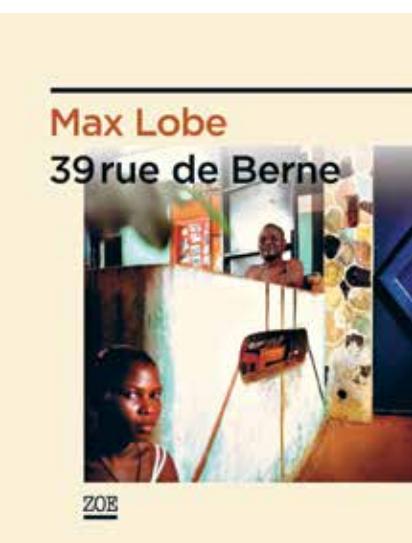
Le calendrier offre bien des raisons de se souvenir de Blaise Cendrars ces derniers mois : en 2011, le cinquantenaire de sa mort ; en 2012, les 125 ans de sa naissance et les 100 ans de *Pâques à New York* ; et surtout, la parution en 2013 des *Œuvres autobiographiques* dans la Pléiade, assorties d'un *Album Cendrars*. En parallèle, à l'instigation de Miriam Cendrars, fille de l'écrivain, les éditions Zoé inaugurent une nouvelle collection consacrée à l'épistolier, « Cendrars en toutes lettres ».

Après la perte de son bras droit, au front, en 1915, Cendrars signait « Ma main amie ». Elle n'a pas chômé : il recevait beaucoup de missives auxquelles il tenait à répondre, ce dont témoignent les archives de ses correspondants. Les siennes ont disparu, semble-t-il, lors du pillage de sa maison pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce sont donc essentiellement les réponses de Cendrars que révèleront ces volumes, consacrés chacun à un échange. La parution s'étendra sur plusieurs années.

En 2013 paraissent les deux premiers volumes. L'un est la réédition de la correspondance avec Henry Miller, parue chez Denoël. Dans ce cas, les missives des deux écrivains ont heureusement été conservées. En 1934, Miller, qui vénère Cendrars, lui adresse *Tropique du Cancer*. Leur échange ne s'achève qu'en 1959, avec la maladie et la mort de l'Américain. Miller rend compte, en français, des vains efforts qu'il déploie pour faire publier son ami aux États-Unis où *L'Or* est mal reçu. Ils parlent écriture, édition, milieu littéraire : un document essentiel.

Le deuxième volume est consacré aux lettres envoyées à Robert Guiette, jeune théâtre belge, fasciné au début par le « tourbillon Cendrars ». Cette correspondance, qui commence en 1920, durera trente ans. Cendrars joue ici le rôle d'un mentor qui guide son jeune ami à travers l'avant-garde parisienne. Devraient suivre, dès 2014, d'autres volumes : lettres à sa femme Raymone, à Henri Poulailler, et également à quelques autres de ses amis.

Isabelle Rüf collabore comme critique littéraire à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps* à Genève et à l'émission *Zone critique* à la Radio suisse romande.



Festival Extra Ball 2013

Extra Ball est le festival du Centre culturel suisse dédié aux spectacles vivants, en particulier à des formes hybrides, transdisciplinaires, et de formats divers. L'édition 2013 propose plusieurs projets où le duo est à l'honneur. — Par CCS

Nicole Seiler

Un acte sérieux (2012)

Danse : Krassen Krashev, Mike Winter / Coproduction : Festival de la Cité Lausanne, Cie Nicole Seiler / Soutiens : Ville de Lausanne, Etat de Vaud, Pro Helvetia

La chorégraphe suisse continue de surprendre. En 2008, elle créait *Living Room Dancers*, où, lors d'une promenade nocturne, le public assistait, depuis la rue, à des performances de danseurs amateurs, exécutées dans des appartements. Avec *Un acte sérieux*, créé pour le Festival de la Cité à Lausanne en 2012, Nicole Seiler prend une nouvelle fois un malin plaisir à casser la frontière qui existe entre public et danseurs. Face au public, un homme en mouvement. Puis un spectateur, désigné au hasard, tente de décrire les gestes effectués devant lui afin de guider, via skype, un autre danseur, installé et filmé dans un autre lieu, une autre ville. Par cette configuration, la chorégraphe questionne cet acte sérieux qu'est la description de la danse à travers une performance ludique et interactive. On en conclut que décrire la danse, et par conséquent la transmettre, participe de l'indécible et peut-être même de l'impossible. Le public, quant à lui, hésite entre hilarité, stupefaction et peut-être une pointe de frustration en forme de défi de pouvoir faire mieux que l'élu des retranscriptions. Ils pourront toujours tenter l'expérience chez eux. Quoi qu'il en soit, Nicole Seiler réussit à étonner son public en réservant un magnifique final où les danseurs retrouvent leurs marques. ■



iFeel2. © Marie Jeanson

Marco Berrettini

iFeel2 (2012)

Danse : Marie-Caroline Hominal, Marco Berrettini / Production : Tanzplantation/*Melk Prod / Coproduction : ADC/Geneve / Soutiens : ministère de la Culture et de la Communication - Drac IDF, Ville de Genève et Pro Helvetia

En 2011, le chorégraphe suisse de renommée internationale Marco Berrettini avait déjà surpris les spectateurs du Théâtre de la Bastille à Paris avec sa pièce *Si Viaggiare*. Le spectacle interrogeait les relations humaines à l'heure des réseaux sociaux. L'ancien champion du monde de disco (1978) et ex-danseur de Pina Bausch est un touche-à-tout imprévisible que rien n'arrête. Danseur, chorégraphe, mais aussi musicien et metteur en scène. Avec *iFeel2*, Marco Berrettini nous offre une nouvelle virée dans un monde extraordinaire. Sur une scène aux allures de clairière lors d'un matin de printemps, une femme et un homme, torse nu, entament un pas de deux qui semble sans fin. Au milieu de buissons et d'arbustes vibrants, ils vont et viennent sans se lâcher du regard un instant, dans le rythme envoûtant de la musique de Summer Music dont Marco Berrettini est l'instigateur avec son comparse Samuel Pajand. Habitent l'espace qui révèle le côté farceur du chorégraphe – à l'image de la créature étrange tombant d'un buisson suspendu et qui s'en va siroter un milk-shake –, les deux danseurs ne racontent rien de particulier pour laisser l'essence esthétique de leur pas de deux nous séduire. Et nous le sommes. ■

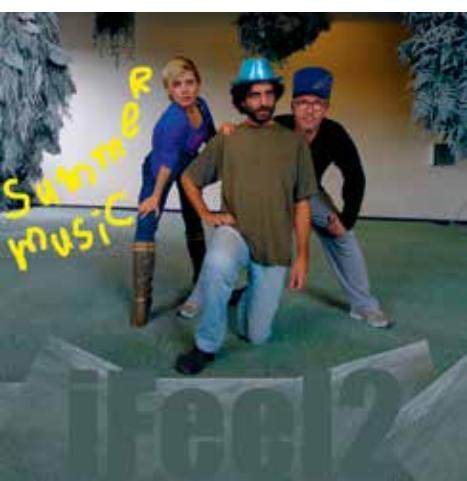


Un acte sérieux. DR

Summer Music

Concert avec Marco Berrettini & Samuel Pajand

Du côté de Montpellier, un jour d'été en 2009, alors qu'ils discutent tranquillement, Samuel Pajand, compositeur, chanteur, arrangeur et technicien son et Marco Berrettini, compositeur, chanteur et surtout chorégraphe, ne se doutent pas qu'un simple coup de fil va déboucher sur une collaboration entre les deux hommes : le groupe Summer Music. Entre musique électro pop et expérimentations musicales déjantées, les deux Suisses s'amusent à déjouer les codes de la musique en incluant Summer Music dans leurs projets respectifs, comme c'est le cas dans la pièce *iFeel2*. ■



Pochette du CD *Summer Music*. © Marie Jeanson

Jasmine Morand

Underground (2012)

Danse : Elina Müller Meyer, Mickaël Henrotay Delaunay Production : Cie Prototype Status, qui bénéficie d'une convention de soutien de la Ville de Vevey

Une boîte géante, semi-opaque et percée de fentes diagonales, en référence à l'art japonais du bondage. À l'intérieur, un homme et une femme se meuvent lentement, distants l'un de l'autre et contenant d'abord leur énergie, jusqu'au premier contact corporel où l'étreinte est rendue possible. Les deux corps ainsi enchevêtrés accélèrent ensuite peu à peu jusqu'à un état frénétique, qui suggère une atmosphère érotique, perçue par images quasi subliminales. Avec *Underground*, la chorégraphe Jasmine Morand impose une ambiance qui s'inspire autant du peep show que des peintures érotiques orientales qui illustrent le Kamasutra. Avec *Underground*, la chorégraphe Jasmine Morand impose une ambiance qui s'inspire autant du peep show que des peintures érotiques orientales qui illustrent le Kamasutra.



Underground. © Céline Michel

douceur, le duo de danseurs met en lumière la problématique du voyeurisme avec lequel nous sommes régulièrement confrontés, que ce soit par nos propres actions ou par celles d'autrui. ■



La Chorale. DR

Tiphanie Bovay-Klameth, Laetitia Dosch, François Gremaud, Michèle Gurtner

La Chorale (création 2013)

Production : 2b company, qui bénéficie du contrat de confiance 2011-2014 de la Ville de Lausanne

En 2011 déjà, la 2b company avait conquis le public d'Extra Ball avec *Récital*. Cette fois-ci, le trio formé de François, Michèle et Tiphanie s'associe à Laetitia et revient au CCS avec une *Chorale*, mais une chorale qui a certainement quelque chose que les autres n'ont pas. Un son unique ? Peut-être, quoiqu'il est difficile d'en parler car il s'agit d'une création pour l'édition 2013 du festival Extra Ball. Par contre, nous pouvons évoquer les comédiens qui la composent. À commencer par Laetitia Dosch, performeuse et actrice de talent qui a déjà marqué de son empreinte la salle et le public du CCS,

lors de son passage en novembre dernier avec le spectacle *Laetitia fait péter le CCS* ! C'était peu dire. Autre phénomène de la scène suisse romande, Michèle Gurtner. Fidèle comédienne de l'Alakran, danseuse et, aujourd'hui choriste pour le plus grand plaisir de la 2b company. Il faut dire que sa performance vocale avait marqué les spectateurs de la création *Les Rapports oraux des services*, dans laquelle elle usait d'une voix stridente et puissante. Troisième femme de cet improbable quatuor, Tiphanie Bovay-Klameth, comédienne hilarante qui a déjà collaboré avec Michèle Gurtner dans le drôllissime spectacle *KKQQ*, créé par François Gremaud en 2009. François Gremaud, justement, qui depuis quelques années, s'est révélé comme l'une des principales figures de la jeune scène théâtrale romande. ■

Ioannis Mandaounis et May Zarhy

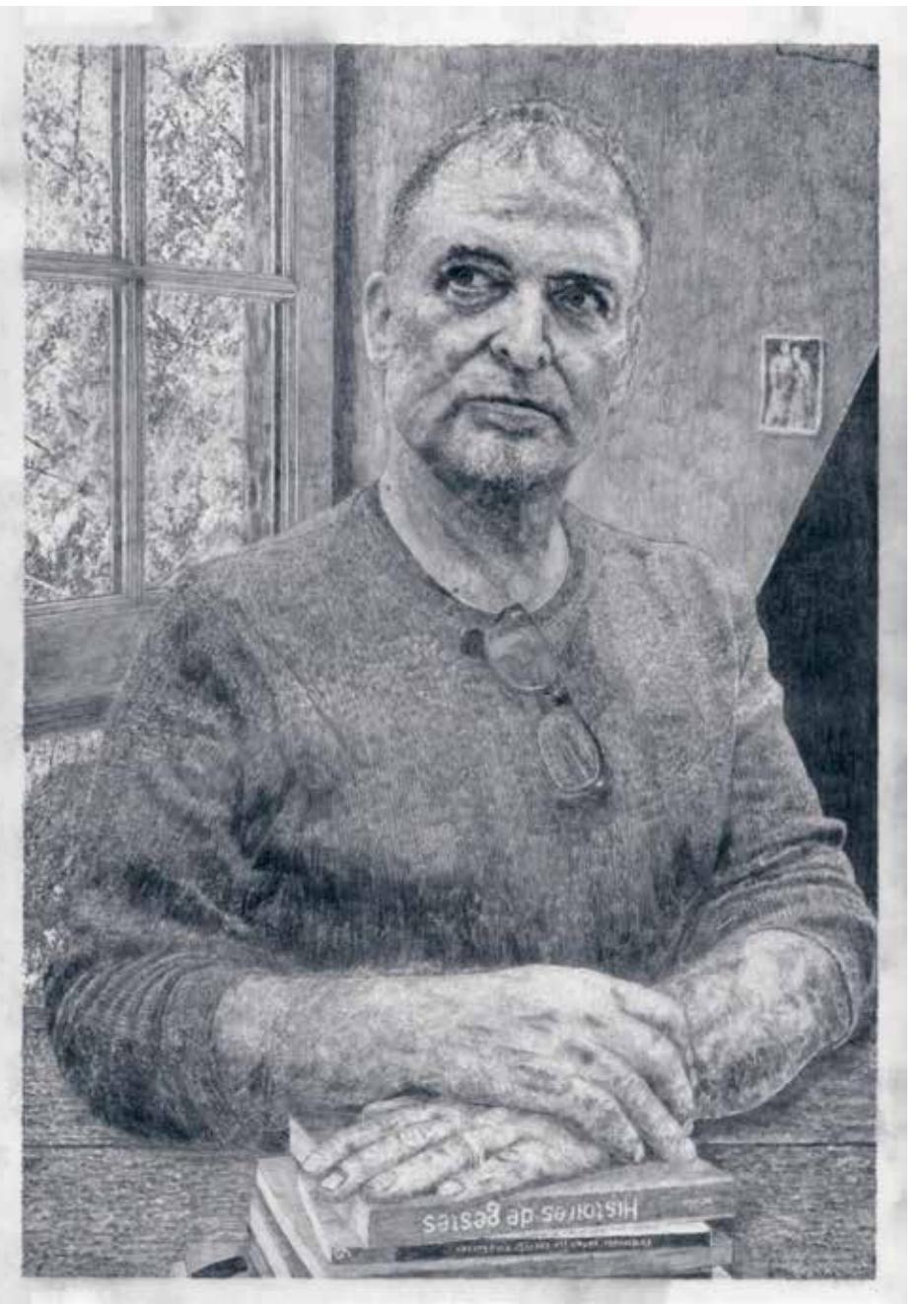
Pausing (2012)

Production : Cie Projet 11 / Soutiens : KAT, Ville de Genève, République et Canton de Genève, Fondation Nestlé pour l'Art, Fondation Ernst Göhner, les Fonds Mécénat SIG, Hellerau – European Center for the Arts, Modundance

La Suisse, et en particulier la Suisse romande où de nombreuses compagnies sont apparues ces dernières années, fourmille de talentueux danseurs et chorégraphes. La jeune Cie Projet 11 en fait partie. Crée en 2009 par les Suisses Ioannis Mandaounis et Fabrice Mazliah, rejoints plus tard par la danseuse d'origine israélienne May Zarhy, elle est déjà à l'initiative de diverses chorégraphies dont *Zero* et l'excellent *PAD* en 2009, ainsi que *Cover Up* en 2011. Dans ce dernier spectacle, le trio surprenait en s'appropriant un espace seulement occupé par une immense peau de mouton, sorte de moquette duvetée, comme une page vide sur laquelle ils évoluaient. Ensemble, ils développent un espace chorégraphique qui questionne l'existence des tensions entre le ressenti corporel et l'image. Pour *Pausing*, projet créé en 2012 au Théâtre de l'Usine à Genève, Ioannis Mandaounis et May Zarhy se sont penchés sur la logique du mouvement. Tout en beauté, *Pausing* flotte entre danse et gestuelle, entre scénarios imaginaires et bribes de réalité. Pour ce faire, les deux danseurs mêlent leurs mouvements à des gestes empruntés au Budo, un art martial dont les héritiers sont le karaté et l'aïkido. Ils se sont également inspirés du compositeur contemporain italien Pierluigi Billone, et en particulier de son solo d'accordéon *Mani. Stereos* (2009), pour aborder les affinités potentielles entre l'« idée-concept-corps » et l'intuition, par les notions de vibrations et d'écho du mouvement. Une recherche où la musique interagit immédiatement avec les corps. ■



Pausing. © Emmanuelle Bayart



Claude Ratzé. © illustration Didier Rittener

Claude Ratzé, le monsieur Danse qui sait rebondir

D'abord cuisinier, puis travailleur social, Claude Ratzé est, depuis les années 1990, un pilier de la danse contemporaine à Genève. Portrait d'un producteur-programmateur qui met son empathie au service de l'art. — Par Marie-Pierre Genecand

La danse genevoise jubile : sur les treize conventions de soutiens conjoints attribuées en avril dernier par Pro Helvetia, les villes et les cantons suisses, six reviennent à des compagnies installées à Genève. Les heureux bénéficiaires ? Guilherme Botelho, Cindy Van Acker, Gilles Jobin, Fooftwa d'Imobilité, le tandem Laurence Yadi - Nicolas Cantillon et La Ribot, autant de noms déjà connus des circuits de diffusion français et européens. Or, il y a un homme et une association derrière cette santé rayonnante de la danse genevoise dont témoignent encore des chorégraphes comme Marco Berrettini, Marie-Caroline Hominal, Yann Marussich,

Perrine Valli ou le duo Prisca Harsch-Pascal Gravat. Cet homme, c'est Claude Ratzé qui dirige depuis 1992 l'association pour la danse contemporaine, l'adc, où s'illustrent aussi Nicole Simon-Vermot présente dès la fondation en 1986 et la très précieuse Anne Davier. Sans l'adc qui s'est constituée autour de la chorégraphe Noemi Lapzeson, jamais Genève n'aurait connu cette éclosion de danseurs inspirés. Outre sa programmation pointue et résolument contemporaine, l'association dotée d'un budget de 1,075 million d'euros poursuit depuis vingt ans un travail de lobbying politique, revendiquant des moyens financiers et un lieu pour la danse. Elle mène aussi une action de visibilité auprès du public à travers, notamment, un journal trimestriel gratuit et publié à 8 700 exemplaires, unanimement salué pour sa qualité. Au nombre des vertus de l'adc, on peut encore ajouter la résilience : en 2006, après un

travail préparatoire de plusieurs années, le projet pourtant enthousiasmant d'une Maison de la danse a été refusé par les habitants de Lancy, commune suburbaine de Genève qui devait accueillir l'infrastructure. Le coup, violent, fut difficile à digérer. Mais l'adc, installée depuis 2004 dans une salle communale, ne s'est pas découragée. D'ici trois ans, un Pavillon de la danse, plus léger que le précédent projet, devrait être aménagé sur les hauteurs de la ville de Genève.

Il faut donc de l'enthousiasme et de l'obstination pour défendre la danse contemporaine à Genève. Ces qualités, Claude Ratzé les a sans doute héritées de ses parents, cafetiers, qui tenaient l'Hôtel du Chasseur à Donatyre, petit village fribourgeois situé au-dessus d'Avenches. Un milieu très éloigné du monde de l'art. « Le seul lien, sourit Claude Ratzé, c'est le côté social. Je me souviens, le café représentait le lieu central du village. C'est là que se déroulaient les parties de loto et que les relations se nouaient, se dénouaient. » Ses parents, sa mère surtout, avaient le verbe haut et les conflits familiaux se réglaient en public. « D'où ma grande méfiance des disputes. Je préfère la négociation », glisse le directeur de l'adc. Une affabilité dont on peut témoigner. Claude Ratzé, c'est la rondeur du propos au service d'une belle acuité artistique et d'une passion sans cesse renouvelée. Plus, toujours, un soupçon d'humour...

Du médical à la danse

Pourtant, avant le déclic des 20 ans, Claude était un jeune homme renfermé. « Comme je devais reprendre l'affaire familiale, j'ai suivi un apprentissage de sommelier, puis de cuisinier. J'aime toujours la cuisine aujourd'hui, mais à l'époque j'ai senti qu'il y avait quelque chose qui coinçait. » Claude se met au vert un temps. À son retour, il en est convaincu : il doit quitter le moule prévu pour lui et se réorienter.

Le virage culturel ? Non, pas encore. En 1981, Claude Ratzé devient aide-infirmier à l'hôpital de Montreux où il découvre « la détresse humaine. J'avais aussi un intérêt pour la psychiatrie. Petit à petit, j'ai développé une conscience sociale ». Des parcours chaotiques, il en rencontre au Clodo, centre d'aide et d'information des jeunes à Vevey où il entre en 1984 comme travailleur social. Sa fibre empathique s'affirme de plus en plus. En 1986, à 26 ans, il débute une formation à l'Institut d'études sociales à Genève. « Mais en tant qu'animateur socio-culturel, non en tant qu'éducateur ou assistant social. Après quelques années sur le terrain, j'avais compris que le travail social ne correspondait plus à mes aspirations, qu'il y avait parfois des coups tordus difficiles à encaisser. » Dès lors, même si le milieu culturel est loin d'être angélique, Claude se dirige progressivement vers le terrain artistique.

La fin des années 1980, c'est aussi, pour le futur directeur de l'adc, deux rencontres déterminantes qui finissent de l'inscrire dans le monde de l'art. Jean-Pierre Aebersold, alors directeur de la Maison des jeunes et de la culture de Saint-Gervais (devenue aujourd'hui le Théâtre Saint-Gervais emmené par Philippe Macasdor), engage Claude Ratzé comme stagiaire et l'initie à la gestion simultanée de plusieurs projets. Une initiation qui prend très vite un tour musclé lorsque le directeur doit se faire opérer du cœur et confie pendant une année la direction intérimaire au jeune stagiaire. Lequel est « surpris de voir à quel point les choses se passent bien ». C'est qu'il a eu un autre mentor de qualité. Ces années-là, il collabore aussi avec Anne Bieler, alors administratrice indépendante. Et connaît le vertige des fins de mois difficiles où il y a « beaucoup plus d'argent dehors que dans la caisse ». « Anne avait une audace très années quatre-vingts, sourit Claude. On s'occupait de super

projets avec le Centre européen de la culture, comme des résidences d'artistes au Portugal, mais parfois, l'équilibre budgétaire tenait de la haute voltige. »

La culture n'est pas encore une priorité des collectivités publiques, ni des programmes politiques. Claude Ratzé fait partie de ces personnalités romandes qui vont modifier la donne. À peine entré comme attaché de presse à La Bâtie-Festival de Genève en 1989, sous la direction de Jean-François Rohrbasser, il défend la politique du déficit mené par le festival pour obtenir plus d'argent. « On s'est dit, on y va, on a de l'ambition ! 1989 a été une grosse édition militante où La Bâtie s'est offert des invités au-dessus de ses moyens comme la Fura dels Baus pour affirmer sa volonté de jouer dans la cour des grands. » Le jeu a payé. Aujourd'hui, avec son budget de 2 millions d'euros, La Bâtie-Festival de Genève est une institution de renom.

Et la danse alors ? Quand donc commence l'aventure chorégraphique de Claude Ratzé ? En 1991, date de sa rencontre là aussi décisive avec Noemi Lapzeson. La chorégraphe argentine l'engage pour la direction de l'adc et pour l'administration de sa compagnie Vertical Danse. « Ma grande chance, c'est d'avoir débarqué dans la danse au moment où cette discipline se redéfinit totalement. On est au début des explorations de Jérôme Bel, de Boris Charmatz, au début de ce courant qu'on a appelé la non-danse, qui refuse le dogmatisme chorégraphique. Je me suis lancé à fond dans ce courant, j'ai vu tout ce qui se faisait entre Paris, Bruxelles, Berlin et Lisbonne et surtout j'ai été le partenaire suisse de Bagolet qui organisait dans ces années-là diverses plates-formes chorégraphiques dans le monde. Mon oeil est véritablement issu de cette époque de renouveau esthétique. »

On mesure la chance et on apprécie aussi l'engagement du directeur de l'adc, qui, parallèlement, de 1994 à 2001, devient le programmeur danse du festival de La Bâtie. N'est-ce pas un peu trop de pouvoir dans les mêmes mains ? « C'est vrai que je suis devenu le monsieur Danse genevois avec, cumulés, vingt-cinq spectacles programmés par année. Mais ce tassage était nécessaire, car un seul poste ne m'aurait simplement pas nourri. Et puis, ce furent des années exaltantes sur le plan de la programmation. En 1996, avec l'accueil de Cunningham, La Bâtie s'offrait pour la première fois un artiste qui coûtait plus de 83 000 euros. À cette époque, tout ce que tu faisais, tu le faisais pour la première fois ! Cela dit, je n'oubiais pas les danseurs locaux. En lien avec Cunningham, je programmais Laura Tanner. En lien avec DV8, je programmais Guilherme Botelho, etc. J'ai toujours voulu que les spectateurs reçoivent le maximum des artistes d'ici et d'ailleurs. »

Cette constante, on la retrouve dans l'affiche actuelle de l'adc. Parmi les quatorze spectacles, deux tiers sont des productions locales qui entrent en résonance avec les accueils étrangers. « J'ai beaucoup défendu les artistes. Maintenant, je pense que l'infrastructure a aussi son importance. » D'où les forces mises sur la Maison de la danse, projet refusé en 2006, et l'actuel Pavillon de la danse qui, prévu en ville de Genève, peut s'appuyer sur le soutien des autorités municipales. Tuilage encore : Claude Ratzé est, depuis 2011, programmeur danse du festival Antigel, rendez-vous hivernal genevois qu'il a cofondé et qu'il codirige avec Eric Linder et Thuy-San Dinh. Encore une nouvelle responsabilité ? « Ce festival n'entre pas en compétition avec l'adc, car nous imaginons des projets insolites avec les communes genevoises. J'avais besoin de retourner sur le terrain. Sans doute le démon du lien social que j'ai été au biberon ! » ■

Marie-Pierre Genecand est critique de théâtre et de danse au quotidien *Le Temps* et à la RTS.

Claude Ratzé
en quelques dates

22 octobre 1960 : naissance
à Donatyre, Fribourg

1976-1980 : certificat de capacité
de sommelier et cuisinier

1981-1989 : travailleur social

1986-1989 : diplôme de l'Institut
d'études sociales à Genève

1989-1991 : responsable
du Théâtre Saint-Gervais, à Genève

1989-2001 : attaché de presse
puis programmeur danse
à La Bâtie-Festival de Genève

Depuis 1992 : directeur de l'adc,
association pour la danse
contemporaine, à Genève

2006-2011 : président de Réseau
Danse Suisse, à Berne

Depuis 2008 : cofondateur,
codirecteur et programmeur
danse du festival Antigel, festival
international de danses
et musiques dans les communes
genevoises

Le portrait illustré de Claude Ratzé a été commandé à l'artiste suisse Didier Rittener auquel on doit les publications *Libre de droits* parues aux éditions attitudes (Genève) en 2004 et en 2010.

**« J'ai beaucoup
défendu les artistes »**

THÉÂTRE
FORUM
MEYRIN

22 & 23 FÉVRIER



Théâtre
Robert Wilson met en scène
et interprète *La Dernière Bande*
de Samuel Beckett

Photo © Lucie Jansch

THÉÂTRE FORUM MEYRIN – PLACE DES CINQ-CONTINENTS 1, 1217 MEYRIN-GENÈVE
WWW.FORUM-MEYRIN.CH – BILLETTERIE DU LU AU VE DE 14H À 18H / +41 22 989 34 34

Accueil réalisé avec l'aimable soutien de Meyrin Centre, le centre commercial de Meyrin

MUSÉE NATIONAL SUISSE. Château de Prangins.

C'est la vie Photos de presse suisses depuis 1940

16.11.12–19.05.13



Ma – Di 10.00 – 17.00 | T. +41 (0)22 994 88 90 | www.chateaudeprangins.ch | www.cestlavie.chateaudeprangins.ch

**POURQUOI
ONT-ILS TUÉ
JAURÈS ?**

TEXTE & MISE EN SCÈNE
DOMINIQUE ZIEGLER

14 JANVIER > 3 FÉVRIER 2013

THÉÂTRE LE POCHE
www.lepoche.ch

IN LOVE WITH FEDERER
Denis Maillerer & Bastien Semenzato
18 février > 10 mars 2013

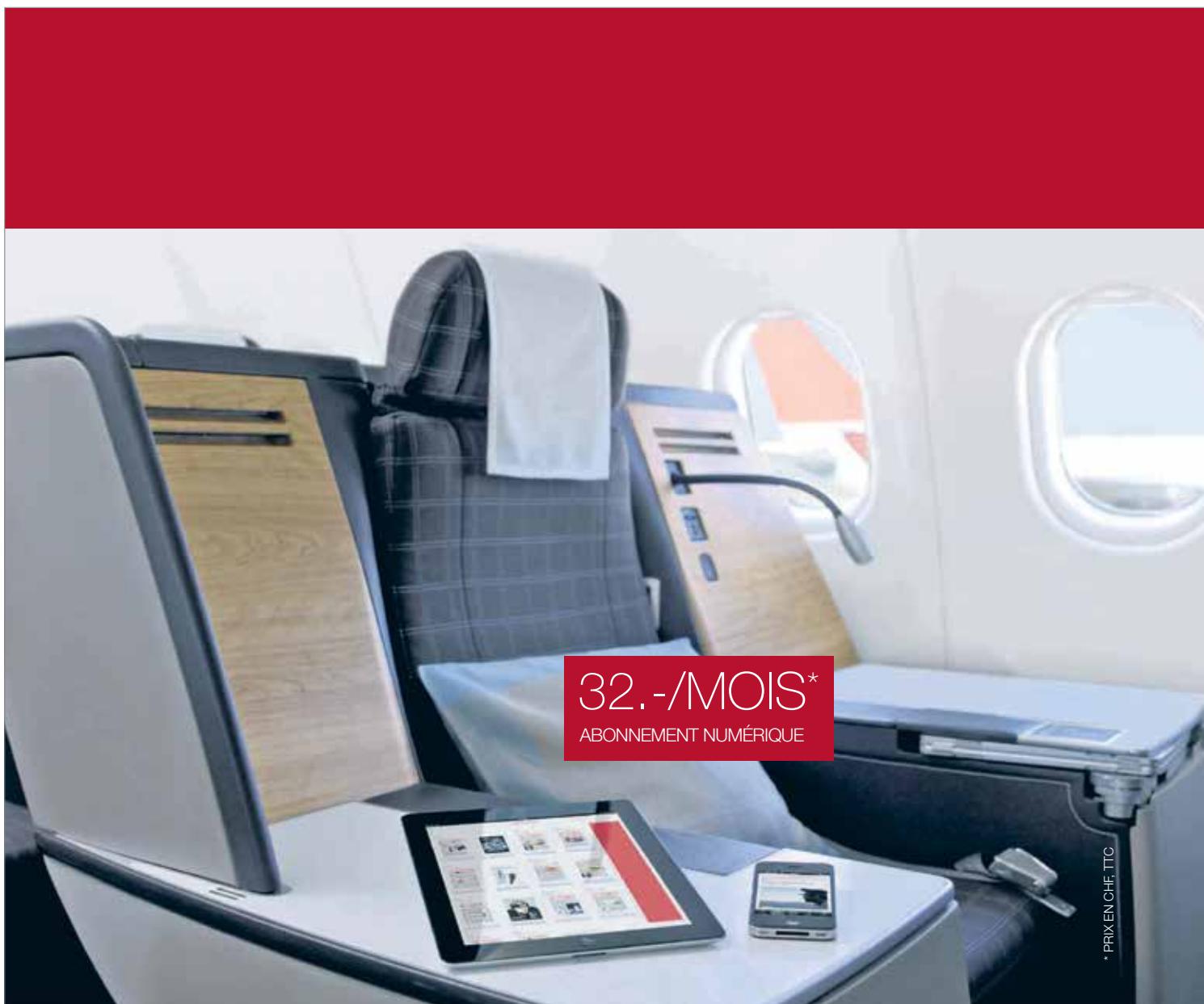
PROGRAMMATEURS

NUIT D'HÔTEL GRATUITE
ORGANISATION DE VOTRE VENUE EN SUISSE ROMANDE

PLATEAUX.CH

PLATEFORME WEB DES SPECTACLES
SUISSES ROMANDS EN TOURNÉE

www.plateaux.ch - info@plateaux.ch
+41 77 490 36 70



PARIS
NEW YORK
SHANGHAI

Dans un monde globalisé, aux distances raccourcies par des moyens de transport modernes et sophistiqués, votre mobilité s'est considérablement accentuée. Pour vos loisirs comme pour votre travail, il vous arrive souvent de parcourir la planète. Votre besoin d'être bien informé(e) n'en est que plus important. Le Temps est toujours du voyage grâce à vos compagnons mobiles et vous suit partout, tout le temps.

Pour découvrir et souscrire très facilement et rapidement à l'offre du Temps de votre choix – sur vos supports préférés – avec l'assurance de bénéficier d'une information d'une qualité inégalée, rendez-vous sur www.letemps.ch/abos ou composez notre numéro d'appel gratuit 00 8000 155 91 92.

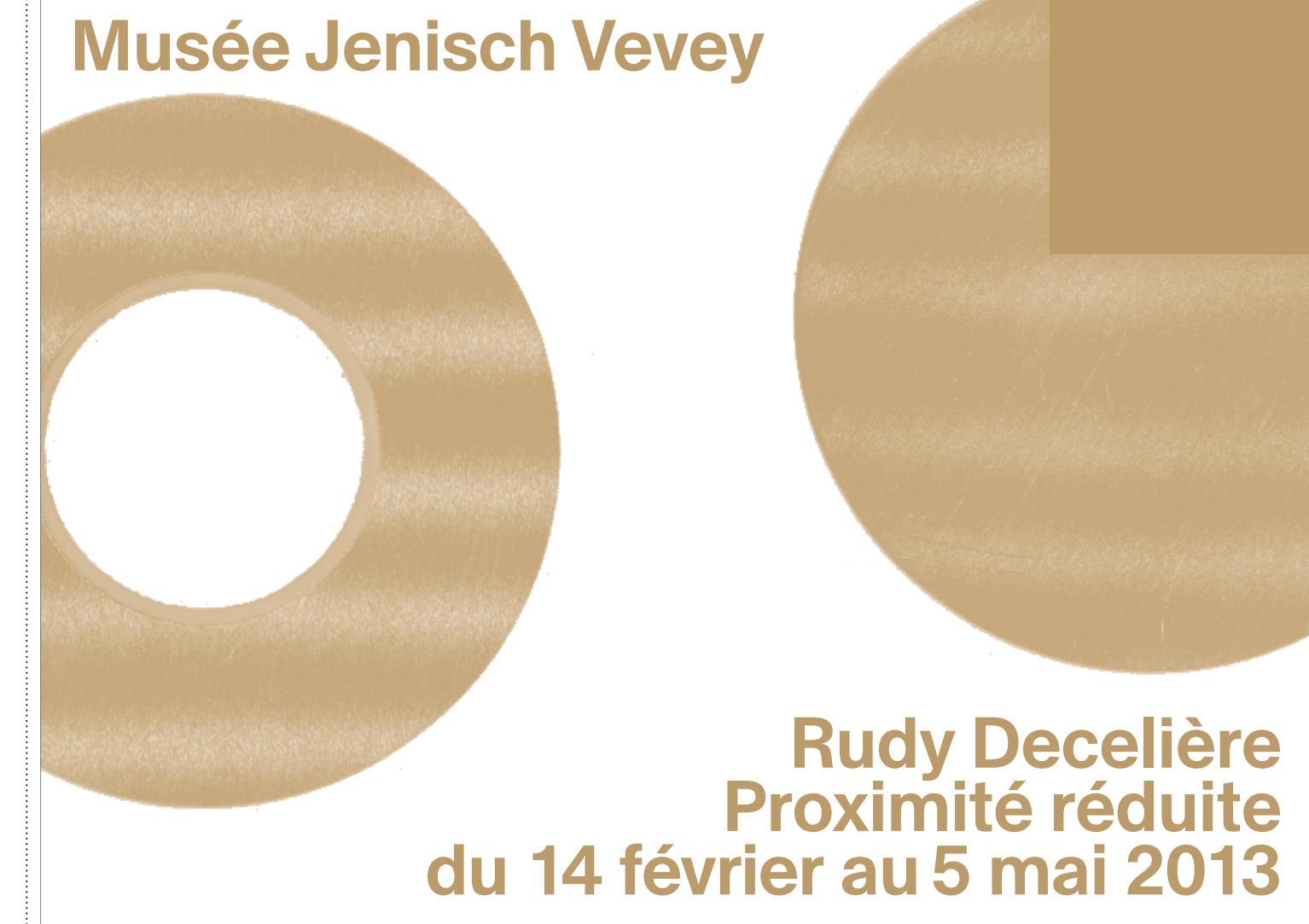
LE TEMPS
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

SWISS / Airbus A330-300

* PRIX EN CHT TTC

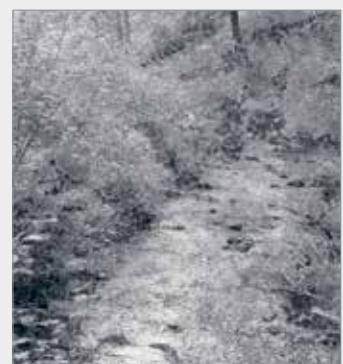


Musée Jenisch Vevey



Rudy Decelière
Proximité réduite
du 14 février au 5 mai 2013

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions



DIDIER RITTENER ET FEDERICA MARTINI Royal Garden 4 – Rivières

Depuis 2008, le Centre d'art contemporain d'Ivry (Crédac) publie sur son site Internet une revue atypique : *Royal Garden*. Le numéro 4 a été confié à Didier Rittener. L'artiste lausannois poursuit la collaboration, débutée en 2009, avec une curatrice Federica Martini. Pour ce numéro consacré au thème de la rivière, Didier Rittener et Federica Martini exploitent les possibilités de la toile pour créer un flot d'occurrences et d'entrées d'articles qui sollicitent les contributions de nombreux artistes, critiques et curateurs. Parmi les voix de la liste, les artistes romands Jérémie Gindre, familier de la géologie et des phénomènes naturels, Alain Huck ou François Kohler. Une plongée évoquante dans les eaux troubles et symboliques de cet élément naturel. Denis Pernet www.credac.fr/rg-4

LATIFA ECHAKHCH Laps

Le musée lyonnais consacre une grande exposition au travail de l'artiste Latifa Echakhch, Marocaine d'origine établie en Suisse. Connue pour ses gestes radicaux qui questionnent le rapport entre cultures et politiques, Latifa Echakhch investit l'institution d'une critique de la construction du personnel et du collectif. Pour Lyon, elle prépare de nouvelles installations et rassemble d'anciennes pièces qui proposent une déambulation renouvelée sur un étage entier du musée. Là, un tour de manège de cirque comme abandonné après une représentation, ici, des cerfs-volants réalisés avec des déchets recyclés. L'artiste théâtralise l'exposition, non sans une certaine mélancolie qui ne peut que troubler le visiteur. DP Lyon, Musée d'art contemporain, du 15 février au 14 avril 2013

THE RIDE Exposition collective

La Zoo Galerie de Nantes reçoit la Galerie J, un *artist-run space* bien connu des Genevois. C'est d'abord un projet curatorial qui parasite les vernissages communs des galeries du Quartier des Bains. Dans le coffre ouvert d'une Volkswagen, une exposition. L'expérience connaît un *upgrade* en montant à Paris et en investissant une DeLorean DMC-12. L'initiateur de cette aventure, l'artiste Raphaël Juliard, accompagné de Martina-Sofie Wildberger utilisent leur appartement pour concevoir des expositions qui sont montées pendant un dîner avec des curateurs et des artistes. À Nantes, on retrouve les artistes présentés au cours des ans : Marie-Avril Berthet, Christian Bili, Fabrice Gygi, Körner Union... DP Nantes, Zoo Galerie, du 12 janvier au 16 février 2013

VIDYA GASTALDON I'm in Love with the New World

L'artiste franco-suisse propose sa vision d'un nouveau monde post-apocalyptique, un monde lumineux et iridescent. Vidya Gastaldon présente pour la première fois à Paris une douzaine de toiles et s'aventure dans l'autoportrait, la nature morte et le paysage. Depuis toujours, elle met en forme un univers singulier où se mêlent des références aux cultures populaires, orientales et védiques en lien avec les génèses et le chaos. À travers quelques installations, elle revisite aussi l'héritage moderne de Meret Oppenheim et les phénomènes de poltergeist avec des chaussons brodés ou des cadavres de bouteilles peints. Une expérience plastique, mystique et philosophique au potentiel transformateur. DP Paris, Galerie Art: Concept, du 12 janvier au 16 février 2013



DIDIER RITTENER ET FEDERICA MARTINI Royal Garden 4 – Rivières

THE RIDE Exposition collective

VIDYA GASTALDON I'm in Love with the New World

L'ENVOLÉE Stephan Eicher

PLEASE, CONTINUE (HAMLET) Yan Duyvendak

L'ÉCOLE DES FEMMES Jean Liermier

NIL Compagnie 7273

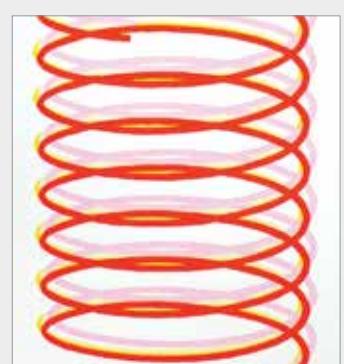
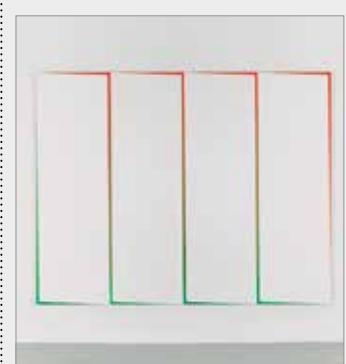
À quoi rêve-t-on, à 52 ans, quand on occupe le poste d'unique barde suisse de la musique francophone ? Stephan Eicher sait bien qu'il est le seul, et de longue date, à intriguer l'Europe sur les curiosités (linguistiques) helvétiques. Il doit composer avec ça. À l'écouter et à le voir sur scène, ceux de Carcassonne ou de Montréal ne savent plus si l'Eldorado est péruvien ou suisse allemand. Alors, visant l'honnêteté intellectuelle, après une mise en musique électro du vieux Jean-Jacques Rousseau avec Rainier Lericolais, il convie des plumes françaises (Miossec et toujours Djian) pour décrire la crise économique mondiale, celle qui épargne encore largement la Suisse. Étienne Arrivé Paris, Trianon, les 15, 16 et 17 avril 2013 et tournée en France

À quoi rêve-t-on, à 52 ans, quand on occupe le poste d'unique barde suisse de la musique francophone ? Stephan Eicher sait bien qu'il est le seul, et de longue date, à intriguer l'Europe sur les curiosités (linguistiques) helvétiques. Il doit composer avec ça. À l'écouter et à le voir sur scène, ceux de Carcassonne ou de Montréal ne savent plus si l'Eldorado est péruvien ou suisse allemand. Alors, visant l'honnêteté intellectuelle, après une mise en musique électro du vieux Jean-Jacques Rousseau avec Rainier Lericolais, il convie des plumes françaises (Miossec et toujours Djian) pour décrire la crise économique mondiale, celle qui épargne encore largement la Suisse. Étienne Arrivé Paris, Trianon, les 15, 16 et 17 avril 2013 et tournée en France

Référence en matière de performance, Yan Duyvendak s'intéresse de plus en plus aux priorités sociales, culturels et politiques. Dans *Please, Continue (Hamlet)*, il questionne la fragilité de la justice. Lors d'un faux procès, mais avec une vraie cour de justice, le public est invité à statuer sur le cas de Hamlet dont l'histoire est actualisée. Les spectateurs votent sur la culpabilité ou l'innocence du prévenu, en se basant sur les témoignages des différents observateurs du drame, le meurtre de Polonius. Chaque soir, de nouveaux magistrats occupent le prétoire et chaque soir, le sort des personnages, toujours joués par les mêmes comédiens, est différent. Passionnant. Marie-Pierre Genecand Paris, Centquatre, du 15 au 17 mars 2013

Les enfants le savent. Un arbre peut être un refuge et, la nuit tombée, se transformer en menace. Ce tour funeste, le metteur en scène Jean Liermier et le scénographe Yves Bernard le réservent brillamment au malheureux Arnolphe dans *L'École des femmes*, de Molière. D'abord, sur fond bleu, un arbre plantureux abrite, serein, une cabane couleur miel. La jeune Agnès épousera le vieil Arnolphe qui l'a fait éléver dans ce nid perché. Mais bientôt, la nature se retourne contre celui qui croyait la maîtriser. Un jeune homme paraît (Joan Mompart), la fille défaillie et l'arbre vire au gris. Après l'entrée, son ombre glacée engloutit le dompteur dompté. Et le théâtre savoure le savant retourment. M-PG Lyon, Théâtre des Célestins, du 9 au 21 avril 2013

Avec *Nil*, Laurence Yadi et Nicolas Cantillon, qui forment le duo de la compagnie, proposent une magnifique balade sur le fleuve mythique. Tout en douceur, sept danseurs et danseuses, vêtus à l'identique, ondulent et se frolent dans une gestuelle perpétuelle et fluide. Sur scène, les corps déliés sont comme flottants, irréels, lointains, à la fois seuls et ensemble. Ils semblent en apesanteur, fusionnant avec l'espace, comme portés par la crête d'une vague au gré de la musique enivrante de l'Américain Sir Richard Bishop. Crée en 2011, *Nil* reste parmi les plus belles réalisations de la compagnie 7273. CCS Boulogne-sur-Mer, Les Semaines de la danse, le 19 mars 2013



STÉPHANE DAFLON Exposition personnelle

Stéphane Daflon retrouve sa galerie française pour une exposition monographique radicale. L'artiste s'empare de la succession de salles avec des lignes qui décadrent les murs et propose un nouvel espace. Une expérience sensorielle et architecturale dans laquelle il présente également une série de toiles récentes. La vibration optique se joue sur de légères différences de ton et des formes qui disparaissent en s'affinant, le tout sur fond blanc. L'héritage de la peinture géométrique se mêle ici à celui de l'art minimal dans un environnement effectif sur le visiteur et sur l'imagination postmoderne. L'artiste sera également au Grand Palais dans l'exposition *Lumineux! Dynamique!* dès le 10 avril. DP Paris, Galerie Air de Paris, du 22 février au 6 avril 2013

OLIVIER MOSSET Fakes, Failures and Walls

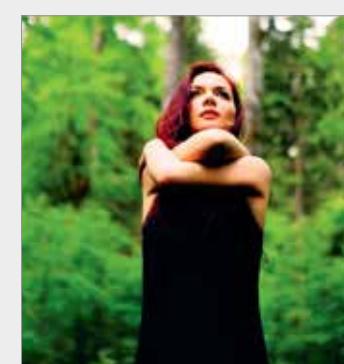
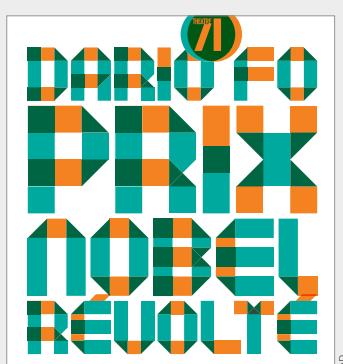
Le musée languedocien offre une importante exposition personnelle à Olivier Mosset qui poursuit sa déconstruction de la peinture et de l'exposition. Au rez-de-chaussée, les cimaises deviennent des sculptures monumentales et dialoguent avec des grands formats monochromes réalisés par d'autres ou ratées, mais finalement conservées. À l'étage, une rétrospective de toutes les œuvres murales de l'artiste permet de prendre la mesure de la recherche qu'Olivier Mosset entreprend depuis ses débuts. L'exposition se conclut par le film expérimental *Fun and Games for Everyone* de Serge Bard qui documente un vernissage du peintre en 1968. DP Sérignan, Musée régional d'art contemporain Languedoc-Roussillon, du 9 mars au 12 juin 2013

BOOK MACHINE Exposition collective

Dans le cadre du Nouveau Festival du Centre Pompidou, Book Machine est une plate-forme qui réfléchit aux conditions de l'édition à l'ère numérique. Curatée par Onestar press, elle présente des étudiants en graphisme et des maisons d'édition dont les Suisses de l'Ecal, de JRP|Ringier, de Patrick Frey et de Periferia. Le processus de réalisation sera présenté dans un dispositif imaginé par l'artiste américaine Mika Tajima, judicieusement intitulé *Post Script* en référence au format informatique d'encodage graphique. Une rétrospective de livres d'artistes de Maurizio Cattelan et Heimo Zobernig complète une exposition de polices de caractères dessinées par des artistes. DP Paris, Centre Pompidou, Le Nouveau Festival, du 20 février au 11 mars 2013 Journée suisse le 6 mars 2013

ALOÏS GODINAT Babanalibilité

Si l'artiste romand a présenté des sculptures en bronze à l'espace d'art Circuit à Lausanne en décembre dernier, dans cette exposition lyonnaise, il priviliege la vidéo et la bande sonore. Des plans fixes sur des objets faisant partie du corpus de l'artiste sont accompagnés d'un morceau de flûte qui surgit d'une enceinte installée en équilibre. La dématérialisation des sculptures passe ici par l'image projetée. On retrouve des objets qui évoquent le mouvement : des rubans, une clochette à manche. Le son semble animer l'aspect figé des sculptures filmées. C'est avec ce mécanisme minimal qu'Aloïs Godinat investit notre rapport à l'art et le possible déploiement du sens entre répétition et contemplation. DP Lyon, La Salle de Bains, du 5 février au 23 mars 2013



ON NE PAIE PAS, ON NE PAIE PAS! Joan Mompart

Pour sa première création, Joan Mompart signait une *Reine des neiges*, où la musique et les images – des projections en noir et blanc – occupaient la première place. Rapides dans les changements de costumes, les trois comédiens devaient être prompts à rendre les profils des personnages et leurs différents tempéraments. Même dextérité sans doute dans *On ne paie pas, on ne paie pas!* de Dario Fo. Dans cette farce du plus facétieux des auteurs militants italiens, les femmes se rebellent face à la hausse des prix et décident de sortir du supermarché sans payer. Une victoire de l'imagination sur l'argent déclarée en 1974 qui, dit Joan Mompart, conserve toute son actualité. M-PG Malakoff, Théâtre 71, du 10 au 25 avril 2013

MATANÉ MALIT Elina Duni Quartet

Un concert d'Elina Duni s'apparente à un voyage dans les Balkans, sur fond de mélodie et d'énergie jazz et de textes qui chantent l'Albanie qu'elle a fuie à l'âge de 10 ans. Cette jolie Suissesse trentenaire à la chevelure rousse et à la voix suave est accompagnée d'un trio de musiciens qui donne vie avec énergie aux chants poétiques de ce nouvel album intitulé *Matané Malit*. La voix puissante de la chanteuse est portée par les riffs envoûtants du contrebassiste Patrice Moret mêlés à ceux de la batterie de Norbert Pfammatter qui répond à la douceur du piano parfois survolté de Colin Vallon. CCS Vitré, Festival de Jazz, le 8 mars 2013, Caen, Conservatoire, du 14 avril 2013, et tournée en France

BLUT Les Reines Prochaines

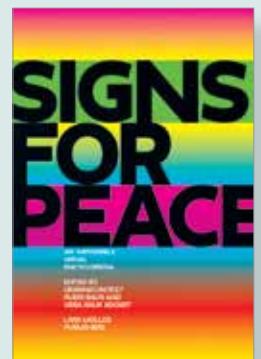
Ceux qui tenteraient de cataloguer Les Reines Prochaines auront bien du mal. À moins qu'une case musicale vent de folie n'existe. Et si elle n'existe pas, les cinq femmes qui composent ce groupe la créeront avec plaisir pour s'y engouffrer volontiers. Un concert, plutôt une représentation, des Reines Prochaines ne ressemblent à rien de ce que vous avez pu voir auparavant. Puissant, complètement fou, drôlement maladroit, elles y alternent chansons en anglais, en allemand, danses, sketches et saynètes sous formes d'ombres chinoises pleines d'humour sur des airs de tango, de pop, de musique folklorique et de musique classique. Le quintet suisse nous offre un bol de folie dont on ressort revigoré. CCS Pessac, Le Galet, le 19 avril 2013 et Lormont, Espace culturel du Bois Fleuri, le 23 avril 2013 Autre chef-d'œuvre de l'enfant terrible de la danse suisse, *Histoires Condensées*, dans lequel il revisite sa vie et les méandres de la danse de ses débuts à aujourd'hui. CCS Argües, Le Cuvier, les 16 et 17 avril 2013

PINA JACKSON IN MERCEMORIUM / HISTOIRES CONDENSÉES Foofwa d'Immobilité

Difficile de choisir un seul des spectacles de Foofwa d'Immobilité. C'est pour cette raison que nous en annonçons plusieurs. Commençons par l'un des plus connus et sûrement l'un des plus beaux, *Pina Jackson in Mercemorium*, ou comment faire se rencontrer Pina Bausch, Merce Cunningham et Michael Jackson, trois artistes majeurs disparus presque en même temps. Pessac, Le Galet, le 19 avril 2013 et Lormont, Espace culturel du Bois Fleuri, le 23 avril 2013 Autre chef-d'œuvre de l'enfant terrible de la danse suisse, *Histoires Condensées*, dans lequel il revisite sa vie et les méandres de la danse de ses débuts à aujourd'hui. CCS Argües, Le Cuvier, les 16 et 17 avril 2013



L'actualité éditoriale suisse / Arts



SIGNS FOR PEACE
Ruedi Baur et Vera Baur Kockot
Lars Müller Publishers



FABIAN MARTI and then we mad & qiiyss niff issww myttl
Editions Kunstmuseum Winterthur



WALTER PFEIFFER
Scrapbooks 1969 – 1985
Edition Patrick Frey



MUSÉE TINGUELY BÂLE
La Collection
Kehrer Verlag

Si la colombe est le meilleur ambassadeur et le signe le plus révélateur de la paix, une multitude d'autres images symboles est apparue au fil des ans et des atrocités. Le célèbre graphiste suisse Ruedi Baur et la sociologue Vera Baur Kockot tentent un inventaire non exhaustif sous forme d'une encyclopédie de la paix. Du Darfour au Congo, en passant par l'Irak, la Corée et bien d'autres pays. Des graffitis de l'artiste Banksy aux montagnes de chaussures de Handicap International, en passant par les portraits grandeur nature de religieux de toutes confessions placardés sur les murs de Gaza par JR, les drapeaux arc-en-ciel, pour finir sur la célèbre photo de cet homme faisant face aux chars place Tiananmen, tout ou presque y passe. CCS

Difficile de classer l'artiste suisse Fabian Marti, tant sa production est riche et variée. Entre sculpture, peinture, vidéo, installation et photographie, l'artiste touche-à-tout excelle. Ce livre vient nous en donner la preuve en documentant quelques-uns de ses projets réalisés depuis 2008. Parmi les pépites qu'il offre, on découvre *Time for the Monkey to Move into Hyperspace*, sorte de cercueil design, et inspiré du film *Alien*, pour pouvoir voyager dans le temps. Et on revisite ses grandes installations conçues pour la Galerie Peter Kilchmann à Zurich en 2008, l'Istituto Svizzero à Rome en 2009 ou pour la Biennale de Venise en 2011. CCS

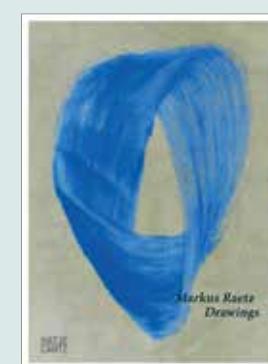
Autre figure de la scène artistique suisse et non des moindres, Walter Pfeiffer fait partie de ces photographes qui ont marqué ce médium. Les éditions Patrick Frey nous offrent là un magnifique livre sur les scrapbooks de l'artiste, ces petits livres où le photographe notait ses idées, collait des coupures de pub, ses Polaroid, et autres bizarries qui, au fil des pages, deviennent des œuvres à part entière de celui qui est reconnu parmi l'underground et la communauté gay, mais dont les photos sont aussi publiées par des grands magazines internationaux comme *i-D* ou *Vogue*. 460 pages qui permettent de découvrir le processus de création de l'artiste, une immersion dans un stupéfiant bricolage de l'intime. CCS



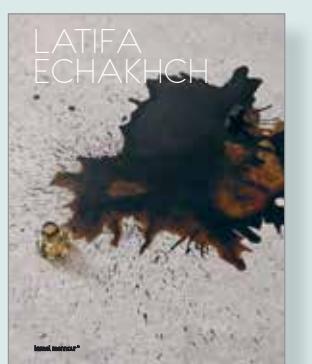
DIETER MEIER
Works 1968–2012 and the Yello Years
Éditions Buchhandlung Walther König



HAUSER & WIRTH
20 Years
Éditions Hatje Cantz



MARKUS RAETZ
Drawings
Éditions Hatje Cantz

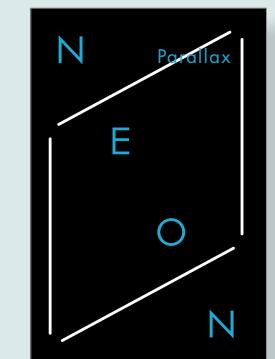


LATIFA ECHAKHCH
Éditions Kamel Mennour

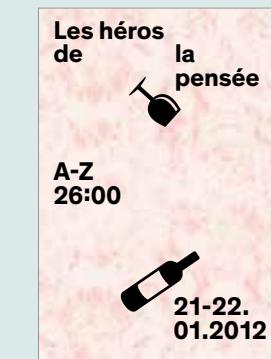
On connaît bien le Dieter Meier qui, avec Boris Blank, forme Yello, le mythique groupe suisse de musique électronique fondé à la fin des années 1970. Cependant, on connaît moins le Dieter Meier artiste qui, en 1969 déjà, réalisait une performance sur la Heimplatz de Zurich en comptant 100 000 pièces de métal dans des sacs en plastique ou qui payait 1 \$ en 1971 sur la 8^e Avenue à New York à chaque personne qui décidait de dire yes ou no. Très tôt, il a joué de son visage charismatique comme il le fera par la suite dans les célèbres musical videos de Yello. Après un passage par la Sammlung Falkenberg des Deichtorhallen à Hambourg et le ZKM à Karlsruhe en 2012, on retrouve Dieter Meier dans les salles du Kunsthaus d'Aarau en septembre 2013. CCS

Autre monument de l'art contemporain, la célèbre galerie zurichoise Hauser & Wirth sort elle aussi son livre retracant les vingt années de sa success story. Cette publication se consacre aux artistes de la galerie, parmi lesquels Louise Bourgeois, Isa Genzken, Dieter Roth, Pipilotti Rist, Roman Signer, Monica Sosnowska, André Thomkins, Ian Wallace, ou Paul McCarthy, ainsi qu'à des présentations de type muséal d'artistes historiques comme Egon Schiele, Francis Picabia ou Hans Arp. L'ouvrage propose plus de cinquante chapitres généralement illustrés, une vaste chronologie, des documents d'archives et des photographies de plus de deux cents expositions, éclairant l'histoire extraordinaire de la galerie. CCS

Markus Raetz est sûrement l'un des artistes suisses les plus en vue de sa génération. S'il excelle dans plusieurs médiums, il en est un qui garde toutes ses faveurs : le dessin. Étudiant une œuvre comprenant quelque 30 000 pièces sur papier réalisées sur une période d'environ 50 ans, ce livre permet une immersion dans les recherches sans limite de l'artiste, où inventivité, sensibilité, sensualité et humour font bon ménage. Au fil des 256 pages défilent les dessins de l'artiste, dont quelques extraits de ses fameux carnets de notes. La dégustation visuelle est ponctuée de textes d'auteurs parmi lesquels Stephan Kunz, directeur du Kunstmuseum de Coire, et le professeur d'histoire de l'art Didier Semin. CCS



NEON PARALLAX
Éditions Infoilo



LES HÉROS DE LA PENSÉE
Coédition CAN & Massimo Furlan/
Numeros2Prod

La plaine de Plainpalais à Genève, son nouveau revêtement ocre, ses rampes de skateboard, le marché aux puces qui souligne son périmètre en forme de losange. Et depuis 2005, ses néons – en place pour dix ans – qui ornent les façades des immeubles alentour. Neuf en tout. Les premiers néons apparus : un *Yes to all* rouge de Sylvie Fleury faisant écho à la respiration régulière du néon blanc de Jérôme Leuba. Le projet Neon Parallax trouve son origine dans une symétrie ; l'autre losange de la ville, c'est la rade de Genève et sa forêt d'enseignes publicitaires. Plainpalais se transforme alors en pendant poétique. Les derniers néons ont été inaugurés à l'automne 2012, tout comme ce livre, journal de bord jubilant et passionnant d'une aventure unique en son genre. Florence Grivel



LUTZ & GUGGISBERG
Das grosse Buch der Strunke,
Knorze und Waldknochen
Éditions Nieves



HEUTE UND DANACH, The Swiss Underground Music Scene of the 80'
Lurker Grand / André Tschan
Édition Patrick Frey

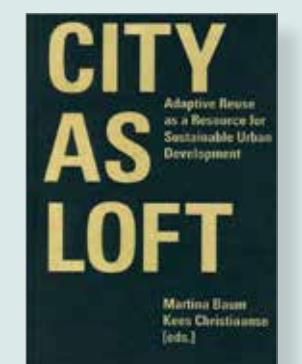
Après l'imposant *Hot Love – Swiss Punk & Wave 1976–1980* (éd. Patrick Frey, 2007), Lurker Grand propose cette fois-ci une bible de 672 pages qui couvre les années 1980 du rock suisse. Composé de textes et d'entretiens en allemand et en français, cet ouvrage de référence de la scène suisse underground est truffé de photographies de concerts et d'affiches qui nous invitent à un voyage dans le temps. Une période où Genève était encore considérée par la Suisse alémanique comme « La ville rock du pays » (dixit Alain Croubalian). Le livre se termine par une fabuleuse discographie qui nous emmène de Stephan Eicher à Yello ou aux Young Gods qui, à l'occasion de la sortie du livre, ont rejoué leur premier album. CCS



THE ARCHITECTURAL MODEL
Éditions Scheidegger & Spiess



ARCHITECTURE ET GRANDE ÉCHELLE
Alain Charre
MétisPresses



CITY AS LOFT – Adaptive Reuse as a Resource for Sustainable Urban Development
Marina Baum
Kees Christiaanse
[éd.]

Avant de construire des immeubles, des stades, des ponts, des musées et autre bâtiments, les architectes préparent des maquettes à échelle réduite. Ces reproductions miniatures forcent toujours l'admiration au point d'être considérées comme des œuvres d'art. Mais, à moins de pouvoir visiter la multitude de cabinets d'architectes existants, il reste difficile d'avoir accès à ces chefs-d'œuvre. Il était donc normal qu'une exposition regroupe et satisfasse notre curiosité. C'est ce que le Deutsches Architekturmuseum a fait en 2012 avec l'exposition *The Architectural Model*. Fruit de l'exposition, ce livre rassemble de nombreuses illustrations de près d'une centaine de maquettes accompagnées de commentaires en allemand et en anglais. CCS

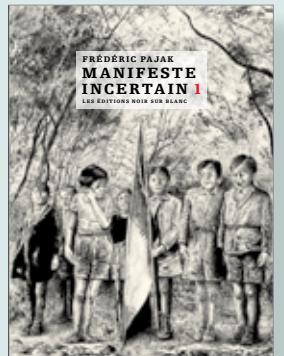
L'architecture continue de soulever bon nombre de questions comme celle-ci : quelles sont les incidences de la grande échelle sur la production architecturale ? Pour répondre à cette question, Alain Charre, professeur d'histoire et de culture architecturale à l'École nationale supérieure d'architecture, a entrepris un voyage selon une courbe géographique qui relie Clermont-Ferrand à Istanbul en passant par Milan, Ljubljana, Sofia et Thessalonique. Cette enquête en mouvement interroge des thèmes forts comme le rôle du patrimoine, le concept d'espace populaire ou le statut des paysages minés par les bouleversements économiques. La réponse n'est pas évidente mais, avec ce livre, Alain Charre nourrit des pistes passionnantes. CCS

Le graphisme de *City as Loft* est signé par l'excellent studio hollandais Joost Grootens. Cet ouvrage, richement illustré et accompagné de textes de divers auteurs, retrace l'historique de 30 zones industrielles de par le monde transformées pour la plupart en zones de vie vouées à la culture. On y retrouve la fameuse Rote Fabrik de Zurich, le Werkraum Warteck de Bâle qui chaque année abrite la foire d'art contemporain Liste, mais également le SESO Pompeia de São Paulo qui associe culture et sport ou encore le 798 Art District de Pékin. Parmi les nombreuses informations rassemblées dans cet ouvrage de référence, on apprend même que la Friche la belle de mai de Marseille attire 500 000 visiteurs par année. CCS





L'actualité éditoriale suisse / Littérature



MANIFESTE INCERTAIN
Frédéric Pajak
Éditions Noir sur Blanc, 192 p.

Mélancolie, solitude, exil, deuil, sentiment de l'Histoire : depuis plus de trente ans que Frédéric Pajak écrit, ce sont des thèmes récurrents. Depuis 1979 – il a alors 24 ans – il pratique un genre qui lui est propre, le récit écrit et dessiné. Le dernier paru, *Manifeste incertain*, allie autobiographie et rêverie historique autour de l'exode de Walter Benjamin à travers l'Europe fasciste. Né en 1955, d'un père français d'origine polonoise, le peintre Jacques Pajak, et d'une mère suisse, Frédéric Pajak a imposé le genre avec *L'Immense Solitude*, avec *Friedrich Nietzsche et Cesare Pavese sous le ciel de Turin* (PUF, 1999, nouvelle édition corrigée en 2012). Sur les traces de ces deux figures du désespoir moderne, Pajak exorcisait la mort

Isabelle Rüf

de son père, quand lui-même avait 10 ans, et revisitait l'histoire contemporaine. Luther, Joyce, Apollinaire, mais aussi les proches, les artistes amis sont les héros des nombreux ouvrages qui suivent jusqu'à ce *Manifeste incertain*. Pajak y revient sur son enfance et sa jeunesse errante, sur le projet d'écriture qui portait déjà ce titre. À la suite de Walter Benjamin à travers l'Europe et à son suicide, fait écho le renouveau fasciste des années 1980, l'attentat de la gare de Bologne, le délire de deux anciens camarades de classe. Les dessins, charbonneux et expressifs, sont en décalage subtil avec un texte aux enchaînements habiles.

Isabelle Rüf

Au milieu du XVIII^e siècle, le gouvernement danois, en mal de prestige, décide de financer une expédition scientifique en Orient. Il s'agit de faire une nouvelle lecture de l'Ancien Testament, en identifiant la faune et la flore qui y sont évoquées, en étudiant le régime des marées, les mœurs des habitants. Des savants sont recrutés, parmi eux un jeune homme d'origine paysanne, Carsten Niebuhr. Modèle d'ascension sociale par l'étude, Niebuhr se distingue des autres membres de l'expédition par sa modestie et sa résistance, puisqu'il sera le seul survivant d'un voyage assombri par les querelles, les rivalités et les maladies : dans *La Mort en Arabie*, Thorild Hansen romancera cet épisode. Le *Journal de Niebuhr* relate son parcours de Marseille à Bombay, entre 1761 et 1767.

VOYAGE EN ARABIE HEUREUSE ET AUTRES PAYS DE L'ORIENT (1761-1767)
TOME I – Carsten Niebuhr
Éditions de L'Aire, 512 p.

Ce document, écrit en allemand, traduit en français et publié aux frais de l'auteur en 1780, dans l'indifférence générale, sauva pourtant l'entreprise du fiasco : c'est un témoignage passionnant sur l'ethnologie, la géographie, l'archéologie du monde arabe. Bien que dépourvu de formation de linguiste, le jeune savant réussit même à établir le premier alphabet de l'écriture cunéiforme. Son écriture, sobre et factuelle, est marquée par un souci d'honnêteté bien protestant. Ce premier volume, édité en français moderne, dans un texte établi par Xochtil Borel, est une mine de renseignements sur ce qu'on appelait alors « l'Arabie heureuse », la région fertile du Yémen. IR



AUJOURD'HUI CENDRARS
Myriam Boucharenc
et Christine Le Quellec Cottier
Éditions Honoré Champion, 364 p.

Cent ans après la parution des grands poèmes de Blaise Cendrars, *Les Pâques* (devenues *Pâques à New York*) en 1912, et *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, en 1913, quelle est l'actualité de ce grand bourlinguer, né à La Chaux-de-Fonds en 1887 ? La prochaine parution de ses *Œuvres dans la Pléiade*, sous la direction de Claude Leroy, remettre en vue ses écrits autobiographiques. À travers le regard de spécialistes, *Aujourd'hui Cendrars* éclaire le rapport au temps et à l'espace de cet écrivain à envergure mondiale, de la Russie au Brésil et aux États-Unis, un homme engagé dans son temps au point de s'engager dans la Première Guerre mondiale, poète, romancier, lyrique et visionnaire. IR

COCON-FORT
Julia Sørensen
Éditions des Sauvages, 110 p.

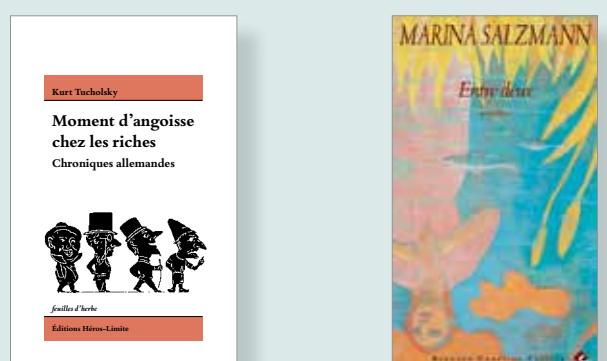
De petits tableaux, presque des haïku ; des bribes de vie : on devine que c'est une femme qui parle, de loin, mais d'où ? Née en 1979, Julia Sørensen est plasticienne : son écriture est très visuelle. Aux premières lignes, on perçoit l'inquiétude, voire la paranoïa, de qui se trouve sans repère dans un environnement étrange, étranger. On comprend qu'il s'agit d'un pays tropical. Un maki croisé au fil des pages révèle le lieu : il s'agit de Madagascar, où Julia Sørensen a séjourné et où survit ce petit élémurien. Mais *Cocon-fort* n'a rien du récit de voyage, c'est plutôt un journal de bord en éclats saugrenus, parfois angoissants, souvent perplexes, empreints de sympathie, qui tentent de saisir le réel dans sa complexité. IR

MOMENT D'ANGOISSE CHEZ LES RICHES – Chroniques allemandes
Kurt Tucholsky
Éditions Héros-Limite, 430 p.

Kurt Tucholsky naît en 1890, dans une famille de la bourgeoisie juive libérale. Ses débuts sont marqués par une forme de dilettantisme mélancolique, mais très vite, ses chroniques se distinguent par leur lucidité et leur ton pugnace et mordant. Si ce critique ne peut pas faire de politique, son engagement s'exprime entre les lignes : « Mais je sens confusément que quelque chose approche à pas feutrés, qui menace de tous nous anéantir. » Il quitte l'Allemagne pour toujours en 1924 déjà, et tente de l'extérieur d'« arrêter la catastrophe avec une machine à écrire ». Avec beaucoup d'humour et de brio aussi, comme le montrent ces articles, et sans succès. Il se suicide en 1945. Une belle (re)découverte. IR

ENTRE DEUX
Marina Salzmann
Éditions Bernard Campiche, 198 p.

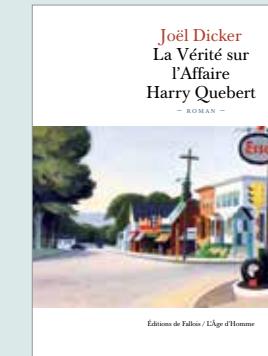
À Genève, Marina Salzmann pratique la poésie sonore avec des musiciens ou dans le groupe Pas lundi ; on peut aussi lire ses textes sur le site de la revue en ligne *Coaltar* dont elle est une des fondatrices. On trouve l'écho de ses performances dans les nouvelles réunies dans *Entre deux*. Ce recueil vient confirmer un talent littéraire subtil. Une femme porte un homme sur son dos. D'où est-il venu, pourquoi s'est-il installé là ? Elle ne sait comment se débarrasser de ce parasite. Une fille héberge des têtes à l'intérieur de la sienne, puis c'est sa tête elle-même qui se détache d'elle. On croise des fantômes. Tous les textes, brefs, n'ont pas cette étrangeté, mais tous dégagent un charme étrange, élégant. IR



L'ENCRE DE LA MÉLANCOLIE
Jean Starobinski
Éditions du Seuil, 662 p.

En 1960, Jean Starobinski soutient une thèse de médecine sur *L'histoire du traitement de la mélancolie*. Il a déjà renoncé à la pratique médicale, enseigne l'histoire des idées à l'Université de Genève, et sa thèse de littérature sur Rousseau, *La Transparence et l'obstacle*, a été publiée en 1957. Un demi-siècle plus tard, le savant genevois, né en 1920, noue les gerbes de ses travaux et publie simultanément trois ouvrages : *L'Encre de la mélancolie* au Seuil, *Accuser et séduire*, qui réunit les essais sur Jean-Jacques Rousseau, et *Diderot, un diable de ramage*, tous deux chez Gallimard. Ces ouvrages rassemblent des études jusqu'ici dispersées dans des revues ; elles ont toutes été relues, revues et corrigées par Jean Starobinski. La mélancolie, la « bile noire » des Anciens, se situe à la croisée des troubles psychiques et somatiques. Depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, la question de son traitement se pose sans cesse : cette tristesse, ce découragement, cette dépression sont-ils de l'ordre de l'âme ou du corps ? En relisant les travaux de Robert Burton, en analysant les grandes figures de mélancoliques à travers les âges, Jean Starobinski réunit une somme sur le « mal du siècle », qui trouve des échos dans les deux autres essais. Rousseau était un grand mélancolique. Les affinités et les dissensions entre Diderot et lui-même illustrent un moment crucial des Lumières. Trois essais indispensables. IR

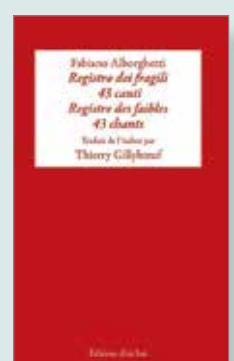
L'actualité éditoriale suisse / Littérature



LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE HARRY QUÉBERT
Joël Dicker
Éditions de Fallois / L'Âge d'Homme, 670 p.

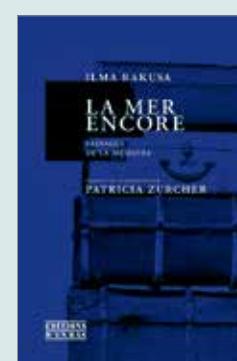
Qui a tué Nola Kellergan ? Les ossements de la jeune fille, retrouvés trente ans après sa disparition, relancent l'enquête. Le deuxième roman du jeune écrivain genevois Joël Dicker a fait sensation à la rentrée 2012, il a même reçu le grand prix de l'Académie française et il a figuré dans la dernière sélection du prix Goncourt. Conçu comme un thriller américain, *La Vérité sur l'affaire Harry Québert* se distingue par une construction habile et une mise en abyme intéressante : convaincu de l'innocence de l'accusé, son maître de vie et d'écriture, Marcus Goldman décide de débusquer le vrai coupable. Lui-même est un romancier à succès, confronté à l'angoisse de la page blanche, harcelé par son éditeur. Les allers et retours dans le temps,

entre 1975 et 2008, le tableau de la petite ville du New Hampshire, la satire des milieux éditoriaux, les interventions de la mère juive, la multiplicité des fausses pistes, la rapidité des enchaînements, tout cela explique l'accueil quasi unanime de la critique et le succès public. *La Vérité...*, qui se lit d'une traite, est saturé de références à Philip Roth, Nabokov, Woody Allen, Twin Peaks et bien d'autres. En dépit de quelques invraisemblances, de déclarations un peu naïves sur l'amour et l'écriture, Marcus Goldman décide de débusquer le vrai coupable. Lui-même est un romancier à succès, confronté à l'angoisse de la page blanche, harcelé par son éditeur. La performance narrative d'un roman qui tranche sur la tonalité générale de la littérature romande, plus introspective. IR



REGISTRE DES FAIBLES – 43 chants
Fabiano Alborghetti
Éditions d'en bas, 142 p.

Quand Ilma Rakusa est arrivée à Zurich, elle avait «ancrée dans la réalité du monde», écrit Fabio Pusterla en préface. Les «chants» qui composent ce «registre» parlent de la vie de tous les jours : les petits soucis, l'écart entre le jeu social et les rêves inavouables, les heures passées à s'évader sur Internet ou dans une aventure adultère, le stress de Noël, le fitness, le parking, le supermarché, la pizzeria, la télé : tout ce qui échappe d'ordinaire à l'expression poétique. Cette poésie du fait divers, au rythme obsédant, à quelque chose de dérangeant, d'une grande force ; elle débute les mensonges et les illusions, les failles du discours, sans moralisme. L'édition bilingue permet de deviner la musique de l'italien. IR



LA MER ENCORE – Passages de la mémoire – Ilma Rakusa
Éditions d'en bas, 318 p.

Une écolière regarde le monde des adultes à sa hauteur. On est dans les années 1970. Papa, maman, la grande soeur, le hamster. Un univers apparemment lisse : lac de sauce dans la purée, balades en montagne, vacances au chalet. Le vaste monde pénétre parfois à travers la radio, quand papa s'inquiète de la chute du «chat» d'Iran. Mais l'inquiétude s'immisce au cœur même de la cellule familiale. Maman est de plus en plus étrange. Les araignées qui hantent sa tête se multiplient, elle avale de drôles de produits et disparaît à l'hôpital. Papa tente de pallier l'absence. Le silence est plus lourd que les cris. Faire parler un enfant est une gageure pour un auteur. Laure Chappuis évite presque complètement les pièges du genre. IR



LA PETITE BÊTE
Laure Chappuis
Éditions d'autre part, 128 p.

Physicien, entrepreneur, mécène, Metin Arditì mène depuis une dizaine d'années une nouvelle carrière, celle d'auteur à succès. Après *Le Turquetto*, (2011) et couvert de prix, voici *Prince d'orchestre*, encore plus romanesque et dramatique. À l'approche de la cinquantaine, le chef Alexis Kandilis est au faîte de sa gloire quand commence sa chute, amorcée par la rébellion de son orchestre. Retour du refoulé, blessures enfouies mais toujours vives : l'arrogance du musicien se fissure, sur fond des *Kindertotenlieder* de Mahler. Un début de résilience par l'amour offre une plage de repos mais il est trop tard pour éviter la folie et le sang, annoncés dès la première page. Une réflexion exaltante sur la fragilité humaine. IR



PRINCE D'ORCHESTRE
Metin Arditì
Éditions Actes Sud, 374 p.



L'actualité éditoriale suisse / DVD / Disques



ALL THAT REMAINS

Pierre-Adrian Irlé et Valentin Rotelli

En 2011, Isabelle Caillat recevait le Quartz de la meilleure interprétation féminine dans un film suisse pour sa performance dans *All that Remains*, premier long métrage des Genevois Pierre-Adrian Irlé et Valentin Rotelli. Outre récompenser l'une des meilleures actrices suisses de sa génération, ce « César » helvétique mettait aussi en lumière son rôle lumineux dans un double road movie atypique, tourné au Japon et aux États-Unis par deux jeunes cinéastes en quête de simplicité, de poésie et – pourquoi pas? – d'une forme d'harmonie au sein d'un monde plus chaotique que jamais. Comme si, de part et d'autre du Pacifique, l'apaisement restait, pour l'homme, la seule voie possible. Emmanuel Cuénod

MANGROVE

Julie Gilbert et Frédéric Choffat

Tourné au Mexique avec une équipe réduite et un budget dérisoire, ce second long métrage du tandem romand Julie Gilbert/Frédéric Choffat a fait les beaux jours de la compétition officielle du Festival international du film de Locarno en 2011. Il a depuis écumé les festivals, de Busan à Pune, en passant par Hof et Cine Gear à Los Angeles. Un parcours qui ne doit rien au hasard: langoussant et labyrinthique comme l'écosystème tropical qui lui prête son nom, *Mangrove* est une œuvre à l'ornithisme vénéneux, et dont on reste longtemps prisonnier. À noter que le DVD comprend également *Monde provisoire*, court métrage réalisé en 2000 par Frédéric Choffat, en collaboration avec Julie Gilbert. EC

DIE WIESENBERGER

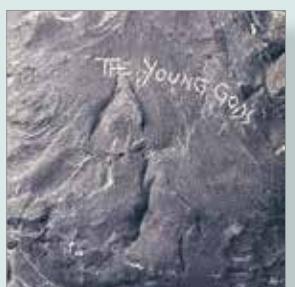
Bernard Weber et Martin Schilt

Ce film sur un club de yodeleurs de Suisse centrale réussit, et cela ne va pas de soi pour un *Heimatfilm*, à nous montrer la dure réalité quotidienne de ces paysans de montagne derrière les images de carte postale, et à faire entendre leur authenticité dans la pratique de ces harmonies archaïques à l'heure où cette forme de musique folklorique est récupérée par le monde du spectacle et de la *world music*. Ainsi, lorsqu'à la suite d'une émission à succès de la télévision allemande cette chorale est invitée à l'Exposition universelle de 2010 à Shanghai, ceux à qui ce succès tourne la tête et qui croient exporter une image valorisante de la Suisse se heurtent durement à ceux qui ont peur de perdre leur âme au contact de ces grosses machines médiatiques. Serge Lachat

LA FAUTE À ROUSSEAU

55 réalisateurs

À l'occasion du tricentenaire de sa naissance, carte blanche a été donnée à des cinéastes suisses et internationaux, confirmés ou encore en formation, pour dire et montrer ce que leur inspire Jean-Jacques Rousseau. Proposé par le cinéaste Pierre Maillard en collaboration avec le département Cinéma/Cinéma du réel de la HEAD de Genève, RITA Productions et la Radio Télévision Suisse, ce projet a permis de révéler au cours de l'année 2012, 55 courts métrages de 4 minutes appartenant à tous les genres cinématographiques. Aujourd'hui, un DVD, accompagné d'un livre qui présente et commente chaque film, non seulement garde la trace de cette expérience unique, mais permet de mesurer combien la pensée de Rousseau reste vivace au-delà de toute commémoration. SL



REVOLUTION

Rusconi
Bee Jazz

Trois musiciens touche-à-tout sur un label jazz créé par Abeille Musique, vous irez donc butiner aux mille fleurs de la rythmique. Voyage garanti, Rusconi s'engage auprès du client: eux, c'est pas de la gnognotte. Vous avez affaire à un triangle Zurich-Bâle-Berlin, pour un apéro au Palais de Tokyo. Huit morceaux d'une *Revolution* protéiforme, où l'on retrouve des phrasés de piano entre Keith Jarrett et Brad Mehldau, les payages hivernaux de Tim Burton et parfois, plus psyché, une douce électricité Pink Floyd. Si je vous dis que le décollage rappelle la joie de jouer des Weezer et que l'atterrissement convie une basse à la Arthur H sur une batterie Motown, votre kaléidoscope cool jazz n'a plus qu'à tourner. Étienne Arrivé

THE YOUNG GODS

The Young Gods
Two Gentlemen

Deux albums pour une double claque historique. Cette réédition de *The Young Gods*, daté avril 1987, est agrémentée d'un concert stupéfiant capté la même année à Fri-Son, club fribourgeois où le trio rock a effectué ses débuts. Franz Treichler (voix), Cesare Pizzi (samplers) et le défunt Frank Bagnoch (batterie) font alors souffler un vent nouveau sur le rock en recourant à l'échantillonage sonore. Sans guitare mais avec des rythmiques électroniques d'une martialité ébouriffante, les Gods esquiscent un futur industriel au rock, portés par la voix apocalyptique ou clinique de Treichler. La déflagration résonne bien au-delà des frontières helvétiques, jusqu'à Nine Inch Nails ou Ministry, avec un uppertcut comme *Nous de la Lune*. Olivier Horner

THE DANGER OF LIGHT

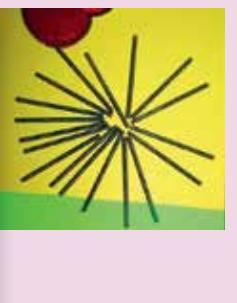
Sophie Hunger
Two Gentlemen

Dans *The Danger of Light*, son quatrième album en six ans, la polyglotte zurichoise à l'aura désormais internationale joue encore brillamment du calme et de la tempête pop. Musicalement comme textuellement, l'eau et le feu révèlent de fragiles beautés. À l'image de quelques chansons phares où Sophie Hunger trouve un élégant équilibre entre pop, folk et jazz (*Rererevolution* ou *Likelikelike*) ou de ces titres tout de velours intimistes (*Can You See Me?* ou *Z'lied vor Freiheitsstatt*). Au-delà du bon dosage entre rythmiques enlevées et rondeurs feutrées, *The Danger of Light* souffre d'un défaut de zones de trouble. Comme si l'apprécié avait été momentanément rayé de la personnalité de Sophie Hunger. OH

BYE BYE BAYOU

Mama Rosin
Moi J'connais Records

Quand il s'agit de dépoüssier le cajun en lui infligeant des sévices rock'n'roll à coups de guitare, banjo, mélodéon et percussions déglinguées, Mama Rosin excelle. Le fougueux trio genevois cultive son bayou au parfum mississippien via d'épiques folies. En cinq ans d'existence, le groupe a parcouru de prestigieuses scènes internationales, est passé par les studios de la BBC et dans les mains de Jon Spencer (du Blues Explosion) pour ce remarquable et défrisant quatrième album au titre emprunté à Alan Vega, *Bye Bye Bayou*. Le blues bouillonnant du sud des États-Unis dans le viseur, ils ont affûté des compositions sonnantes plus rock mais oscillant entre zydeco, garage rock, country, cajun et calypso. OH



LUCIANO RIGOLINI Surrogates

Centre culturel suisse et Musée de l'Elysée

format 15 x 20,5 cm,
128 p. (ill. coul),
graphisme: Sidi Vanetti

2012 - 20 €
Édition de tête
5 tirages signés et numérotés (8 ex. chacun)
dimensions de la feuille:
25,8 x 20,3 cm / dimensions variables,
tirages jet d'encre sur papier Hahnemühle photo Rag Ultra Smooth 2012 - 300 €

ALAIN HUCK Ancholia

Centre culturel suisse

format 28,5 x 38 cm,
320 p. (ill. nb),
graphisme:
André Baldinger & Toan Vu-Huu 2012 - 50 €
Édition de tête
Eden waiting for Eden
impression jet d'encre et marqueur sur papier Pearl Sihl 25 x 35,5 cm 30 ex. numérotés et signés 2012 - 380 €

LES FRÈRES CHAPUISAT

Centre culturel suisse

format 17,5 x 23,5 cm,
488 p. (ill. coul),
textes de Jean-Marc Huitorel, Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber (fr/an) graphisme: Les Frères Chapuisat 2011 - 38 €
Édition de tête
Ultra-terrestre
tirage lambda 40 x 30 cm 35 ex. numérotés et signés 2012 - 300 €



ECHOES

ECHOES

Centre culturel suisse

format 17 x 22 cm,
96 p. (ill. coul),
textes de Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber, François Bon graphisme: Jocelyne Fracheboud 2011 - 20 €
Édition de tête
coffret de 3 cassettes audio, enregistrement des concerts de Rainier Lericolas, Vale Poher et That Summer, le 25 février 2011 au Centre culturel suisse, dans le cadre de PLAYS, carte blanche à Saâdane Afif. coffret numéroté de 1 à 20 et signé par Saâdane Afif, coréalisé par deValence 2011 - 100 €

AMY O'NEILL Forests, Gardens and Joe's

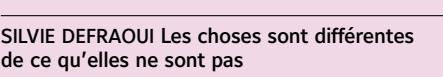
Centre culturel suisse et J&L Books

format 25 x 25 cm,
112 p. (ill. coul),
textes de Bob Nickas (an/fr), graphisme: Jason Fulford 2010 - 20 €
Édition de tête
fac-similé recto-verso d'une photographie trouvée par l'artiste (2 tirages collés dos à dos) 25,5 x 20 cm 20 ex. numérotés et signés 2011 - 300 €

GERDA STEINER & JÖRG LENZLINGER Comment rester fertile?

Centre culturel suisse et éd. Periferia

format 14,7 x 17,5 cm,
106 p. (ill. coul),
textes de Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger (fr/an) graphisme: Emanuel Tschumi 2010 - 20 €
Édition de tête
5 photographies différentes de 27 x 20 cm contrecollées sur aluminium tirées à 5 ex. chacune accompagnent les 25 éditions de tête du livre 2010 - 300 €



SILVIE DEFRAOUI Les choses sont différentes de ce qu'elles ne sont pas

Centre culturel suisse

format 30 x 18 cm,
64 p. (ill. coul),
textes de Silvie Defraoui et commentaire de Dario Gamboni (fr/an) graphisme: Jocelyne Fracheboud 2009 - 20 €
Édition de tête
20 éditions de tête sont accompagnées d'une photographie originale signée (30 x 18 cm), tirage Fine Art Ultrachrome sur papier cuve 308 g 2009 - 300 €



JEAN-CHRISTOPHE AMMANN En y regardant mieux

Les Presses du réel et le CCS

format 14,6 x 21,7 cm,
112 p. (ill. nb),
textes de Jean-Christophe Ammann sur Alighiero Boetti, Louise Bourgeois, Miriam Cahn, David Claerbout, Marlène Dumas, On Kawara, Markus Raetz, Pipilotti Rist, Rosemarie Trockel, Jeff Wall... 2010 - 25 €
Édition de tête
10 éditions de tête, accompagnées d'une photo originale signée (20,5 x 27,5 cm) 2009 - 300 €



ANDRES LUTZ & ANDERS GUGGISBERG Il était une fois sur la terre

Centre culturel suisse

format 21,3 x 28,2 cm,
48 p. (ill. coul),
graphisme: FLAG Aubry/Broquard 2009 - 20 €
Édition de tête
10 éditions de tête, accompagnées d'une photo originale signée (20,5 x 27,5 cm) 2009 - 300 €

Valais Culture



Toute l'actualité culturelle du Valais sur
www.culturevalais.ch